

LE COIN DU FEU

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT: }
\$2.00 PAR ANNEE. }

NOVEMBRE 1896

ADMINISTRATION: }
23 RUE ST. NICOLAS. }

SOMMAIRE

LE PROGRÈS VERSUS LE SENTIMENT, <i>Mme Dandurand.</i>	LA PAGE DES ENFANTS, <i>Lisette.</i>
UNE PETITE RÉFORME QUI POURRAIT AVOIR DE GRANDS RÉSULTATS, <i>Un Doyen du Diocèse de Châlons.</i>	LE FÉMINISME CANADIEN A PARIS, . <i>Maree Mangeret.</i>
UNE CHARGE A GRAVELOTTE, <i>Ludovic Halévy.</i>	HARMONIE, poésie, <i>Albert Vaucher.</i>
NOTES D'UN MONDAIN, <i>Muscadin.</i>	CELLES QUI PLEURENT, <i>Jeanne France.</i>
COW BOY, <i>Mme. D.</i>	COURRIER DE LA MODE, ***
CE QUE FURENT NOS PÈRES, ***	CUISINE, **
LE MOIS NOIR, <i>Oscar Léonir.</i>	"NOS FAUTES," ***
LE DEUIL, <i>Jeanne d'Estève.</i>	LA FÉE, <i>Suite,</i> ***

Le Progres versus Le Sentiment

Depuis que les inventions du siècle ont donné à la pensée des véhicules aussi rapides et aussi commodés qu'aux individus mêmes, je crains bien que l'être-moral n'ait perdu de sa sensibilité.

La délicatesse de nos sens : vue, ouïe, odorat, s'émousse dans l'exercice intensif que le bruit, l'éclat, les exhalaisons des engins modernes leur font subir journellement.

L'âme, à qui on a ouvert aussi des voies nouvelles et des issues nombreuses, n'est plus l'essence concentrée et mystérieuse qu'elle fut. Son parfum original s'évapore de bonne heure comme l'esprit d'un liquide mal bouché.

Son aspect se banalise comme la tournure des citoyens du monde, régis par la mode universelle.

Et c'est grand dommage. Quand l'électricité, appliquée à la photographie, au téléphone, au télégraphe, à la locomotion, aura familiarisé l'âme d'un chacun avec le spectacle animé, avec la connaissance de ce qui se passe dans toutes les contrées de l'univers, l'humanité ne sera plus drôle du tout ! Oh mais, pas du tout !

Le goût de l'imitation, qui, à défaut de la tendance à la perfection, distingue la race d'Adam, ayant été exacerbé par d'incessants stimulants, nous arriverons à nous modeler tous les uns sur les autres. Et le monde n'offrira plus au touriste qu'une vaste, infinie, désolante ressemblance.

Il n'y aura plus de villageois, ni de citadins, ni de chinois, ni de Québécois, ni d'aristocrates, ni de prolétaires. Toutes ces espèces amusantes seront fondues et confondues en un type unique, fastidieux, obsédant.

Les Canadiens croupiront dans un état de somnolence, qui, de chronique, sera devenu aigu. Le bourdonnement de notre plate civilisation ne sera dominé que par les gémissements de l'ardivel, répétant que "c'est la faute aux francs-maçons," et, de temps en temps, par un cri vibrant du dernier original, par la voix d'Arthur Buies demandant à Dieu une réédition du tour de Babel ; une refonte générale du genre humain—avec l'arrière pensée ironique que les autres peuples seront bien attrapés qui recevront quelques grains de *canayen* dans le remodelage.

Je me souviens d'avoir entendu raconter à une ancienne—quand j'étais toute petite—que lors de l'instauration du télégraphe en ce pays, ses fils étaient partis depuis quelque temps pour la Californie. C'était l'épine de sa paisible vie de villageoise cette séparation. Elle avait dans son cœur de mère la sensation oppressive des déserts qui refoulaient ses enfants si loin, si loin que ses lettres, cheminant vers eux sans repos ni trêve, mettaient des semaines à leur parvenir.

Et cette pensée que le spontané et familier récit

des incidents de chaque jour—chronique puérile mais délicieusement évocatrice pour les exilés—ne leur arriverait que quand tout cela serait passé, depuis longtemps, oublié déjà, la décourageait presque d'écrire. Instinctivement certains détails étaient rejetés comme indignes de traverser mille lieues.

Or, un beau jour, voilà cette merveille du télégraphe installée dans la petite ville. On l'étréna en faveur des absents. Voici ce qu'ils reçurent une heure après que la main maternelle l'eut griffonné :

“ *Nous eumes de la soupe aux huitres à diner aujourd'hui,* ” détail charmant qui rendait presque tangible l'instantanéité de l'information, la suppression de la distance.

Eh bien, vous vous dites que ces Canadiens errants gagnèrent d'intimes joies, de consolantes pensées à l'innovation. Moi, je n'en crois rien. Ils furent plus surpris que touchés. L'intervention du banal et froid interprète télégraphique, de ce messenger trop pressé dont le rôle indiscret en toute affaire est d'éventer la mèche, l'intervention de cet automate dut secrètement amortir l'effet ancien des douces missives, imprégnées de l'atmosphère domestique, remplies de renseignements inédits et fiévreusement anticipés. Les pauvres lettres durent perdre de leur charme. Il y avait mieux !... On en brisa le cachet avec moins d'émotion, sachant qu'elles ne contenaient rien d'extraordinaire. L'annonce que la chatte eut des petits, ou que la nouvelle cuisinière a réussi le pudding, devenait beaucoup moins intéressante du moment qu'on aurait pu l'apprendre vingt jours plus tôt.

La faculté de connaître aux antipodes le menu quotidien de la famille est donc encore une des fameuses “ banqueroutes de la science. ” Que sera-ce donc quand un Edison—qui est probablement né—vous en donnera le fumet ?

Pour le coup l'exilé criera grâce ! et nous fournira un exemple du sentiment tué par la sensation.

Au commencement de ce siècle, ma grand-mère vint d'Ecosse en deux mois et à travers mille dangers. Quand, des années après, son fils de dix-huit ans voulut, par une fantaisie de touriste, retraverser la mer en voilier, le souvenir des transes mortelles, coupées de long jours d'ennui, endurées

jadis, durent revivre dans sa mémoire alarmée ; et le cauchemar, sûrement, fut le compagnon de ses nuits tout le temps que la pauvre femme resta sans nouvelles de son Benjamin.

Et bien oui ; mais je ne donnerais pas deux sous du bonheur d'une mère recevant aujourd'hui le *cable* d'arrivée d'un passager du “ *Majestic* ” en le comparant au délire de ce cœur gonflé d'angoisse, rongé d'inquiétudes accumulées durant des jours et des jours, à la vue du facteur qui lui apporte le message béni, écrit de la main de son fils et venu lui-même à travers les périls !

Qui n'a pas souffert ne connaît pas la plénitude d'aimer. Qui n'a connu la crainte ignore la volupté d'une absolue sécurité. Une paix monotone n'a pas, comme la guerre, ces revers pleins d'allégresse des jours de victoire.

Et voilà pourquoi le progrès, qui, dans le double mécanisme—moral et physique—de l'être humain, veut suppléer l'effort, nous prive par là même des heureuses réactions qui faisaient goûter la joie de vivre.

L'ouvrier, qui n'est plus qu'un rouage dans l'industrie moderne, revient le soir de son travail, sans fatigue, mais ennuyé, et incapable de savourer la pleine jouissance du repos.

C'est ainsi que—soit du côté de la philosophie, soit dans le domaine physique—les savants, soucieux de l'amélioration du genre humain, n'arrivent souvent qu'à rompre l'équilibre heureux établi par le Créateur entre les deux parties de son ouvrage.

Leurs déviations de l'idéal synthétique s'appellent dans le premier cas *sophismes*, *utopies*, et dans l'autre...qui sait, peut-être ? *étonnantes découvertes*.

Que le philosophe égaré dans le sentier de sa *spécialité* tienne compte des lois naturelles qui s'opposent à ses théories optimistes, et que le physicien, emballé dans la voie du progrès matériel, prenne garde d'empiéter sur le domaine de l'âme, de réduire la créature à un état d'indifférente passivité.

Mais à quoi bon tout cela ! *L'évolution naturelle* ne saurait être enrayée dans son cours. Le progrès—comme la création

“ est une grande roue

qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un ”
—ou quelque chose.

La Providence, heureusement, est là pour veiller au salut de son œuvre. La Science, d'ailleurs, est une émanation de sa divinité, et le Progrès est l'effort de l'âme humaine vers l'Idéal—effort inhabile quelquefois comme l'élan de l'insecte vers la lumière.

La Sagesse, qui sait mettre un frein à la fureur des flots, saura bien aussi réprimer les entreprises

trop audacieuses de la Science et rectifier les voies du Progrès.

Jouissons donc des avantages d'une civilisation avancée, sans trop regretter ce qu'elle enlève de poésie à notre vie. Et tâchons, avec les "droits" qu'elle nous donne à la place, d'être au moins aussi heureux que nos aïeux.

M^{me} Dandurand.

Une petite réforme qui pourrait avoir de grands résultats

(DE LA *Semaine Religieuse*)

A voir la manière dont les hommes, jeunes et vieux, entendent aujourd'hui la messe dans la plupart des églises de ville et de campagne, on ne se douterait pas des progrès qu'a faits l'instruction primaire. C'est à croire que l'immense majorité des fidèles ne sait pas lire la lettre moulée et imprimée. Les uns paraissent fort embarrassés de leurs mains ; les autres les joignent plus ou moins dévotement. Beaucoup, les bras croisés sur la poitrine, se tiennent devant le bon Dieu dans l'attitude d'une statue de bronze en face de la postérité.

Ne serait-il pas plus simple d'imiter ces demoiselles et ces dames, et de suivre la messe dans un livre de prières ? Lorsque je fréquentais le catéchisme de ma paroisse—il y a de cela bien des printemps—mon vieux curé me disait : "Un chrétien qui va à la messe sans son livre de prières ressemble à un soldat qui part pour la guerre sans fusil." Il y a beaucoup de ces soldats là aujourd'hui.

Sérieusement, je crois donner un excellent conseil à tous les chrétiens peu fervents, c'est à-dire aux trois-quarts et aux neuf-dixièmes de l'autre quart, en les engageant à se munir d'un livre de prières. Ils éviteront d'abord beaucoup de distractions : un point qui n'est pas à dédaigner. Ils donneront le bon exemple à quantité d'écoliers et de petits jeunes gens, qui ont leur paroissien dans leur poche et n'osent l'en tirer. Enfin—c'est la chose essentielle—ils auront entendu la messe avec foi, piété et intelligence.

Eh oui ! avec intelligence. Combien y a-t-il de bacheliers, de licenciés, et même de docteurs en lettres et en sciences, capables de dire quel est

l'évangile qui se récite à la messe le second dimanche du carême, ou quelle fête de saint se célèbre le premier du mois de mars ? On assiste à la messe, à vêpres, aux offices et aux cérémonies de l'Eglise, sans y rien comprendre. Quoi d'étonnant qu'on s'y ennuie et qu'on finisse par n'y plus revenir ?

La religion des vieux siècles chrétiens devait être, je crois, une religion éclairée et savante. Qui n'a pas la foi du charbonnier doit avoir la foi du docteur. On ne saurait croire quelle intelligence de la religion catholique peut donner un paroissien complet à celui qui saurait s'en servir. Dogme, morale, liturgie, poésie, tout le cycle de l'année religieuse est renfermé dans cet humble livre qui coûte une trentaine de sous.

Que peuvent faire si longtemps les dévots dans l'église ? disent les libres-penseurs. C'est bien simple : ils lisent, ils étudient, ils méditent, ils prient,

Mon vieux curé, cité plus haut, disait souvent : "Oh ! que le diable est fin, mes très chers frères !" Il avait bien raison. Le diable inspire de lire les mauvais journaux et il détourne de lire ses Heures. De cette façon, il arrive que cet humble et grand talent de la lecture sert au mal et ne sert pas au bien. Il aveugle au lieu d'éclairer, corrompt au lieu de moraliser.

Que chaque chrétien se procure un bon livre de prières et en use à l'église ; il n'en faudra pas davantage pour produire les plus heureux changements, pour amener la plus pacifique et la plus pure des révolutions. Quoique très affaibli, aujourd'hui, m'est avis que l'esprit chrétien aurait bientôt fait, pratiquement, de reprendre son empire, si tous les fidèles, à l'exemple de ce que faisaient leurs pères, allaient à la messe... *le paroissien sous le bras.*

Un Doyen du diocèse de Châlons.

Une charge a Gravelotte

La campagne de 70 créa des romanciers, des dramaturges et des poètes ; elle créa même des *reporters*, et M. Ludovic Halévy se signala comme le plus complet et le plus admirable d'entre eux... Son *Invasion* n'est pas en effet autre chose qu'une série de *reportages* précieux où l'écrivain, s'effaçant lui-même, met en scène les acteurs ou les héros des drames qu'il raconte, et se borne à enregistrer leurs dépositions.

Mais M. Ludovic Halévy sut si bien écouter, et si bien traduire ce qu'il avait entendu, que ses récits composent une des histoires de la guerre les plus vivantes qui aient été écrites.

« Ici, c'est un officier de hussards qui parle,

...Temps splendide. Tout le monde très confiant, très gai. Le bruit se répand que la bataille est gagnée, que les Prussiens se retirent.

Arrive une division de cavalerie : chasseurs d'Afrique, lanciers et dragons de la garde. Nous voilà maintenant huit régiments de cavalerie dans cette vaste plaine. Les officiers se retrouvent, se reconnaissent, vont les uns aux autres, causent le plus joyeusement du monde. Un officier apporte une grande peau de bouc pleine de café. La chaleur étant ardente, on accourt, on se presse, et, avec de grands éclats de rire, on se bouscule pour boire. La brigade de la garde et les chasseurs d'Afrique avaient accompagné l'Empereur jusqu'à Conflans ; là, ils avaient été relayés par un escadron de guides et par deux autres régiments, qui avaient pris l'escorte jusqu'à Stenay. On interroge les officiers : « Que disait-il ? Quelle figure avait-il ? » etc. De minute en minute, un coup de canon. On n'y faisait pas grande attention.

A quatre heures, la canonnade reprend avec la plus violente intensité. C'est la bataille qui recommence. Grande poussière à l'horizon. Qu'est-ce que c'est que cette grande poussière ?

On nous reforme en bataille ; on nous porte en avant. Nous apercevons distinctement des mouvements de troupes cherchant à déborder notre aile droite. Le colonel envoie en reconnaissance, sur Bruville, un sous-officier et trois hommes hardis, intelligents, et bien montés. Ils partent, descendent au grand galop la pointe du ravin qui était devant nous et disparaissent dans la vallée. Mais, au bout de quelques minutes, nous les

voyons de l'autre côté du ravin, escaladant, toujours au galop, la pente au sommet de laquelle était le village. En approchant des maisons, ils reçoivent et rendent quelques coups de feu. Le village était occupé. Les quatre hommes se replient, reviennent du même train dont ils s'en étaient allés, et rendent compte au colonel.

Nous commençons à souffrir du feu de l'artillerie ennemie ; une batterie prussienne vient s'établir à gauche du village, à bonne portée et en excellente position pour nous faire le plus grand mal. Cette batterie se met à tirer, et, en un instant, nous couvre de projectiles. Deux hommes et quatre chevaux sont atteints par des éclats d'obus.

Un officier d'état-major arrive porteur de cet ordre du général en chef : « Ramasser toute la cavalerie, la faire charger en masse afin de dégager la droite de la ligne menacée. »

Il y avait toujours la même grande poussière à l'horizon. Nous échangeons quelques paroles avec l'officier d'état-major. Nous lui demandons ce qu'il pense de ce nuage. « Nous avons d'abord cru, nous dit-il, que c'était de la poussière française ; une grande reconnaissance du maréchal Lebœuf ; mais nous nous trompions : c'est de la poussière prussienne. Ce sont les réserves qui entrent en ligne. La bataille n'est pas finie. »

Cependant, nous nous ébranlons. La brigade légère fait demi-tour par pelotons et rompt par quatre, au galop. Nous descendons le ravin, d'une vitesse insensée. J'entends les hommes dire joyeusement autour de moi : « On va charger ! Ça va chauffer ! » Nous allons droit devant nous, passant par-dessus les haies, sautant des rigoles et des fossés, traversant des cours de fermes. Les obus prussiens nous font la conduite ; toutes les habitations, d'ailleurs, silencieuses, abandonnées, désertes. Cependant, dans une cour de ferme, un malheureux enfant d'une douzaine d'années, debout dans un tombereau, poussait des cris aigus, dansait et gambadait en nous regardant passer. Quelque pauvre petit idiot qu'on avait oublié là.

Nous remontons le ravin, nous franchissons la route de Verdun et nous nous trouvons haletants,

en nage, hommes et chevaux, adossés à un bois, formés en bataille, la gauche à la grande route. Plus de projectiles prussiens. Nous voyons se rallier devant nous le régiment de chasseurs d'Afrique qui, par une charge en fourrageurs bien conduites, venait de dégager le plateau et avait obligé à une retraite précipitée les batteries prussiennes qui nous mitraillaient.

Mais, quand les chasseurs d'Afrique, en se ralliant, déblaient le terrain, nous apercevons devant nous, à travers la poussière, un immense développement de cavalerie ennemi. Deux régiments étaient rangés en bataille, et, derrière leur aile gauche, se tenaient plusieurs autres régiments formés en masse profonde.

On s'arrête un instant, le général et notre colonel semblent se consulter :

— Laissez-nous faire un feu avant de charger, mon général, dit le colonel.

— Non, répond le général Montaigu, l'ordre est formel.

Et mettant l'épée à la main, il s'écrie :

— A l'arme blanche ! Allons, messieurs !

Le colonel alors se tourne vers son régiment qu'il embrasse du regard, et, debout sur ses étriers, le sabre haut, avec un geste qui aurait peut-être paru banal sur le champ de manœuvres, mais qui était sublime à ce moment-là, commande d'une voix éclatante :

— Escadrons, garde à vous, pour charger ! Sabre à la main, au galop, marche !

Les trompettes sonnent la charge, et tous les officiers répètent le commandement : " Chargez ! " L'entrain des hommes est admirable. Nous n'avons pas besoin de les exciter. Il y a de l'émotion dans tous les cœurs, mais une émotion haute et généreuse.

Nous partons. Nos excellents, légers et courageux petits chevaux bondissent de sillon en sillon. Le cheval aussi bien que le cavalier s'anime et se grise à la guerre. Rapidement la distance se rapproche, et, à travers le nuage de poussière qui nous enveloppe, nous apercevons la ligne ennemie, imposante et calme. C'est une grande masse qui nous paraît immobile, et qui vient à nous cependant, mais qui vient au pas, comme certaine de sa force, au-devant de notre torrent. Nous rassemblons et nous enlevons violemment nos chevaux.

Nous approchons ! Nous approchons ! Un grand cri se fait entendre :

— Chargez ! Chargez !

Qui le pousse ce cri ? Tout le monde. Il sort à la fois de toutes les poitrines. Des hourras frénétiques l'accompagnent. On entend le petit bruit sec de mille revolvers déchargés en même temps. Il nous semble que le canon et la mousqueterie se taisent.

Quant à moi, couché sur l'encolure de mon cheval, les étriers chaussés jusqu'au talon, l'éperon au flanc, les rênes courtes, le sabre et une poignée de crins dans la main gauche, le revolver dans la main droite, je jette deux coups de feu dans la muraille vivante qui me fait face, et j'entre dans cette muraille, enlevé, poussé, porté par cinq ou six braves cavaliers de mon peloton qui s'écrient : " Les voilà ! Les voilà ! Nous les tenons ! "

Je fais brèche, je pénètre. Mon cheval aussitôt, après un écart terrible, se cabre follement. Il a reçu un violent coup de pointe dans l'épaule. Presque désarçonné, je suis comme remis en selle par une masse qui me tombe sur le bras gauche. C'est un hussard, mon plus proche voisin, qui vient d'être atteint et renversé.

Alors, juste en face de moi, au-dessus de la crinière d'un cheval alezan, je vois deux grands yeux bleus, doux et sans colère, une longue barbe blonde sous un casque noir à l'aigle d'or. Ces deux yeux me regardent. Je tire un coup de revolver. La tête blonde disparaît le long de l'encolure du cheval, le corps s'affaisse et roule.

Un visage brun, dur et ensanglanté, une manche d'habit bleu passent ensuite devant mes yeux. Mon revolver rate. Mon sabre, repris de la main droite, pare un violent coup de plat de sabre. Le choc a été si dur que mon bras retombe tout engourdi. Je me retourne, je regarde. Personne autour de moi. Mes hommes ont été ramenés. Je m'écrie : " A moi ! à moi ! " Je me sens à la nuque une sorte de chaleur moite et écœurante. Je ramène mon gant tout ensanglanté. Une vigoureuse estafilade m'était tombée du ciel sur la nuque. Je n'avais pas eu le temps de m'en apercevoir.

En cet instant, près de moi, passe le colonel ; son malheureux cheval avait le poitrail presque coupé en morceaux, et laissait derrière lui une trace rouge. Le colonel, lui aussi, faisait de vains

efforts pour rallier les hommes. Les dragons et les lanciers de la garde, lancés à notre rescousse, viennent augmenter le désordre. Six régiments de cavalerie française et autant de régiments allemands sont entassés, confondus pêle-mêle dans un étroit espace. On entend les cris et les commandements, et aussi des gémissements dans les deux langues. Les morts et les blessés, hommes et chevaux, couvrent déjà la terre. C'est sur des cadavres qu'on galoppe, qu'on se cherche, qu'on se poursuit, qu'on se bat, qu'on se tue.

Au milieu de cette mêlée, j'aperçois le général qui, tout à l'heure, au premier rang, nous avait si bravement entraînés à la charge, démonté, courant à pied, brandissant son épée, blessé à la tête, la figure rouge de sang. Des cavaliers ennemis le poursuivent. Il va être atteint. Un officier de hussards prussiens—dolman vert, tresses jaunes et noires, à peu près l'uniforme de notre régiment des guides—pique droit sur le général d'une course effrénée. Il va l'atteindre. Non ; le cheval est emporté, dépasse le but. L'officier prussien, un tout jeune homme, fait pour l'arrêter de vains efforts ; le cheval continue sa course et l'emmène au milieu d'un petit groupe de lanciers de la garde ; il reçoit au passage cinq ou six coups de pointe, dont un en pleine gorge ; il tombe à la renverse sur la croupe, puis glisse, mais une jambe est engagée dans l'étrier. Ainsi accroché par le pied, l'officier est traîné pendant une cinquantaine de mètres ; il se détache enfin du cheval et reste immobile, par terre, sur le dos. L'animal, aussitôt, s'arrête ; un de nos hommes s'approche, le prend par la bride et l'emmène.

Cependant le ralliement sonne de part et d'autre. Les débris de nos hussards, pêle-mêle avec des cavaliers de toutes armes, repassent le ravin. Les chevaux sont exténués, rendus, brisés. On se reforme, non sans peine, sur le plateau opposé. On se compte. On fait l'appel. Le général Legrand a été tué dans la mêlée. Le général Montaignu a disparu. Et un tel ? qui l'a vu ? "Moi ! répond un camarade, il est tombé à quatre pas de moi, tué raide d'une balle en pleine poitrine, dès le commencement de l'affaire ; toute la charge lui a passé sur le corps.—Et un tel ? —Moi je l'ai vu. Il était emballé par son cheval. Il est prisonnier, s'il n'est pas tué, car il s'en allait droit vers les dragons hanovriens."

En ce moment arrive épuisé, haletant, les yeux hagards, tout couvert de sang, sur un cheval à moitié fourbu, un adjutant. Ses vêtements en lambeaux et son sabre en tire-bouchon témoignent éloquemment des combats corps à corps qu'il a dû livrer. Il ramène un de nos camarades qui est littéralement haché de coups de sabre : nez enlevé, poignets coupés, etc., etc.

Au loin, nous apercevons la cavalerie prussienne qui se reforme, elle aussi, en désordre, et bien loin du plateau dont elle nous avait disputé la conquête et dont la possession ne restait en définitive ni aux uns ni aux autres, après cette sanglante diversion.

Nous ramassons nos morts et nos blessés sur le plateau de Doncourt. Le premier blessé que je rencontre est un capitaine de dragons. Il a la tête fendue, la cervelle sort et fait bourrelet en dehors du crâne. Il râle dans un buisson d'épines. Ses mains sont affreusement déchirées.

—Sommes-nous vainqueurs ? me dit-il, en soulevant ses paupières alourdis.

Et moi, je ne pouvais lui répondre ni oui ni non, car cette question qu'il m'adressait, nous nous l'adressions tous à nous-mêmes : "Où sommes-nous ? Qu'est-ce que nous avons fait aujourd'hui ?" Voilà les phrases qui étaient sur toutes les lèvres.

Je fais descendre un homme de cheval. Il enlève sa selle, prend sa couverture, l'étend par terre. Sur cette couverture nous plaçons le blessé et nous nous mettons en route. Il souffrait et gémissait horriblement. Cependant, il put me dire quelques mots :

—Je suis marié. J'ai deux enfants. Il y a un petit portefeuille dans la poche de ma veste. Dans ce portefeuille une lettre pour ma femme, avec l'adresse. Je vous recommande cette lettre.

Nous rencontrâmes, par bonheur, un cacolet. On étendit le blessé sur une des sellettes. Il y avait de l'autre côté un mort pour faire contre poids, un tout jeune homme, maréchal des logis aux lanciers de la garde.

Nous restons là une grande heure, visitant les sillons, ramassant les blessés et les morts. Nous remontons sur le plateau et nous retrouvons le régiment, qui opérait un mouvement en arrière. Mauvais signe. On était inquiet, triste.

Neuf heures du soir. Nuit noire. Au loin, très au loin, plusieurs incendies.

Ludovic Halévy.

Notes d'un Mondain

PENSÉES INTIMES.

...Certaines personnes ont également de singulières notions sur la reconnaissance — spécialement à l'égard de celle qui leur est due. J'en ai fait l'expérience hier en écoutant causer dolement mes trois cousines entre elles.

Ceux qui liront mon livre me reprocheront peut-être de choisir mes exemples dans la famille. Mais qu'y puis-je ? Je ne choisis pas ; je prends mes matériaux où je les trouve.

Mes trois cousines sont des anciennes et des célibataires — " Dieu merci ! " (*sic*)

Elles ont un neveu — Arthur — qui fut comme leur enfant. Orphelin de bonne heure, le soin de son éducation et de son *élevage* leur fut entièrement abandonné.

Pauvre Arthur ! nous nous sommes souvent demandé dans la famille comment il se retirerait de cette éducation de vieille fille, dans quel état il sortirait de cette bâche bien close, bien calfeutrée où ses farouches gardiennes l'abritaient contre tous les courants d'air de l'ordre naturel aussi bien que de l'ordre moral.

Leur culte idolâtre pour sa santé et (on me pardonnera) pour ses fonds de culottes menaçaient d'en faire un malade imaginaire ou un petit-maître tâillon.

Les bourrades et la gymnastique violente du collège combattirent heureusement la sensibilité et la délicatesse de cette fleur de serre.

Restait l'esprit de méthode des bonnes tantes poussé à l'intensité d'une idée fixe, et dont nous appréhendions les effets pour un garçon fatalement destiné à vivre, tôt ou tard, dans une sphère moins béatement tranquille que la maison des trois sœurs.

La règle de cette maison c'est le système métrique appliqué au mouvement. Le chat, l'oiseau, Arthur, les horloges, le boulanger ; bêtes, gens et choses n'évaluaient que selon un certain ordre établi et dans une mesure de temps inflexiblement mesurée.

La plus légère déviation à cette machine automatique est une catastrophe.

Que la blanchisseuse n'apparaisse pas à l'heure

fixée, par exemple ; que le neveu rentre avec une tache ou un accroc à son habit ; qu'un orage subit empêche qu'on aille à cinq heures dire son chapelet à l'église, ce sont là de ces épreuves qui rendent la vie, par moments, bien dure à mes cousines — épreuves dont elles ne se consolent que par la pensée qu'elles font gagner le ciel.

En principe elles admettent qu'une maison se salisse — ne serait-ce que pour fournir un prétexte au ménage périodique du samedi ; mais cette rétrocession de l'état propre à l'état poussiéreux doit se faire insensiblement, discrètement, comme le mouvement imperceptible d'une horloge qui laisse doucement retomber ses poids : des miettes qu'on écrase sur le tapis, une trace de boue sur le perron, quelques gouttes de vin sur la nappe les révoltent.

Et ce ménage du samedi ! cette coutume séculaire, cette obligation du brouhaha hebdomadaire, on y tient comme à un rite sacré. Si quelque événement extraordinaire empêchait les domestiques de l'accomplir selon les règles immuables, elles se lèveraient plutôt elles-mêmes à quatre heures du matin pour tout faire de leurs propres mains. Il faut que le dimanche matin le sucrier d'argent brille d'un éclat nouveau sur la nappe immaculée du déjeuner. Il faut que dans la cuisine les *catalognes* soient tendues sur un parquet fraîchement récuré, et que le chat blanc ronronne près d'un poêle reluisant, d'un récent polissage. Autrement il semblerait à ces trois femmes que le soleil a manqué de se lever.

Arthur était entré dans cet engrenage. Il formait partie intégrante du mécanisme. Comme un derviche emballé dans son mouvement de rotation il subissait la fascination de la monotonie. Il avait la passion de la routine.

Qu'est-ce qui l'a sauvé de l'enlèvement dans cette ornière ?... Ah il faut le demander à ses tantes indignées. Pensez donc que le malheureux a bien eu, un jour, l'idée de se marier !

L'imprudent ! le téméraire. Était-il sûr de retrouver ailleurs la vie à laquelle il était accoutumé ? Respecterait-on, vénérerait-on ses préci

euses habitudes? Problème redoutable qu'il aborda le front serein. Il se maria.

Ah ce jour là, la machine pensa se détraquer irréparablement.

— "Allez donc maintenant vous donner un mal infini pour élever des enfants, qui vous abandonnent sitôt qu'ils en trouvent le prétexte, et ne vous savent aucun gré de votre dévouement!"

Voilà huit ans qu'Arthur s'est émancipé. Il a aujourd'hui six enfants, en plus de sa jolie et très aimable femme. Cela fait une famille fort joyeuse, fort bruyante et agitée, où la symétrie, l'ordre et la ponctualité sont moins honorés que chez les bonnes tantes.

Je vis hier ma cousine Sophie qui revenait de chez Arthur. Justement elle est la plus méticuleuse des trois. C'est elle qui, quand elle va communier le matin de bonne heure, ne couche pas dans son lit la veille au soir, afin de... le diable m'emporte si je sais en vertu de quel calcul de prévoyance ou de quelle économie de temps elle repose sur un canapé pour ne pas défaire son lit. Je l'ai oublié.

Mme Arthur est une douce et complaisante maman, autour de laquelle les bébés s'ébattent en toute liberté.

— Figure-toi, mon cher, me confie Sophie, sortant de ce purgatoire de bruit et de désordre, qu'on venait de balayer à fond le parquet de la *nursery* quand tous ces petits sauvages-là sont arrivés avec des biscuits qu'ils égrenaient à qui mieux mieux. Je regarde Marie qui semblait ne s'apercevoir de rien. "Mais, ma chère! lui fis-je remarquer, vos enfants auront bientôt mis cette pièce dans le

même état où elle était!" C'est à peine si elle leur jeta un regard indifférent en disant :

— Ah chère tante, s'il fallait se tracasser pour si peu!... On ne peut pas discipliner ce petit monde là aussi strictement que vous pensez. Que voulez-vous! On nettoie tous les jours, et l'on se contente de la *réalité* sinon de l'*apparence* de la propreté... Hein? c'est riche!

— Et Arthur? demandai-je.

Pour le coup elles reprirent en chœur, non sans une nuance d'amertume:—

— Arthur! c'est comme s'il n'avait jamais connu que cela! Qu'il dine à six heures, ou à six heures et quart; qu'il retrouve ses pantoufles sous son lit ou dans le cabinet de toilette; qu'il mette des manchettes dépareillées ou des chaussettes bleues reprises en blanc, tout cela lui est égal! Pas un souvenir pour le temps où on le soignait comme un tou-tou gâté. Pas le moindre éloge pour ses pauvres vieilles tantes qui se sont échinées à le dorloter.

— Bien mieux! continue Sophie en solo, si on a le malheur de risquer une petite observation à sa femme, il s'interpose tout de suite, et nous réplique avec un air un peu agacé: "Laissez donc, chères tantes. Tout le monde n'est pas parfait comme vous!"

— Ah les enfants! ils sont tous ingrats, conclu l'une d'elles avec des larmes dans la voix.

Il est certain que si cet affreux Arthur avait un cœur reconnaissant, il aurait la décence de faire mauvais ménage avec sa charmante femme pour ne pas contrister ses pauvres tantes.

Muscadin.

Cow Boy

Note Bibliographique.

Nous avons lu avec plaisir et intérêt "*Cow Boy*," que son auteur, M. Auzias-Turenne, a eu la bonté de nous adresser. L'ouvrage, qui est dédié à M. Paul Bourget, est une peinture, ou, plutôt, un croquis pittoresque et saisissant de cette vie sauvage mais libre et fière de la vie des *Cow Boys* dans l'Ouest américain.

Les impressions qu'on y trouve ont ce cachet de

fraîcheur, de vérité, de spontanéité qui garantit l'authenticité du témoignage oculaire.

Les caractères y sont prestement enlevés, et l'on reconnaît avec plaisir parmi ces héros des *ranchs* américains—et au nombre des plus hardis—quelques braves Canadiens.

Nos compatriotes, rendus à la vie indépendante et aventureuse, semblent reconquérir toutes les

vertus de leurs vaillants ancêtres. M. Auzias-Turenne nous les montre dans son livre comme de dignes fils des pionniers de la Nouvelle France.

La noblesse, la chevalerie, ces instincts de race qu'ils apportent dans leurs rapports avec les camarades du *ranch*, mettent une note poétique dans cette vie rude des prairies.

L'intégrité de la critique nous force à faire une petite réserve dans les éloges que mérite l'ouvrage de M. Auzias-Turenne. Nous avons relevé dans

son récit—qui révèle pourtant un don rare de conteur—certaines négligences de style, dues probablement au fait que le livre a été imprimé loin de son auteur. (Il a été en effet confié à un éditeur parisien).

Cette remarque n'est qu'une parenthèse que nous nous hâtons de fermer pour conclure que *Cow Boy* est une œuvre originale et d'une lecture attachante.

Mme D.

Ce que furent nos pères

Nous tirons d'un ouvrage fort remarquable, publié en France par l'un de nos compatriotes ("L'Avenir du peuple canadien-français," par E. de Nevers), et dont il sera parlé dans l'histoire de notre littérature, les citations suivantes.

Les canadiens, dit le père Leclerc,* au milieu du XVIIe siècle, sont pleins d'esprit et de feu, de capacité et d'inclination pour les arts, quoiqu'on se pique peu de leur inspirer l'application aux lettres, à moins qu'on ne les destine à l'église....

J'avais peine à comprendre, ajoute le même, ce que me disait un jour un grand homme d'esprit, sur le point de mon départ pour le Canada, où il avait fait séjour et rétabli les missions des Récollets (c'est le révérendissime père Germain Allart, depuis évêque de Vences), que je serais surpris d'y trouver d'aussi honnêtes gens que j'en trouverais; qu'il ne connaissait pas de province du Royaume où il y eut à proportion et communément plus de fond d'esprit, de pénétration et de politesse, de luxe, même dans les ajustements, un peu d'ambition, de désir de paraître, de courage, d'intrépidité, de libéralité et de génie pour les grandes choses; il nous assurait que nous y trouverions même un langage plus poli, une énonciation nette et pure, une prononciation sans accent. J'avais peine à concevoir qu'une peuplade formée de personnes de toutes les provinces de France, de mœurs, de nature, de condition, d'intérêt, de génie si différents et d'une manière de vie, coutumes, éducation si contraires fut aussi accomplie qu'on me la représentait. Lorsque je fus sur les lieux je reconnus qu'on ne m'avait rien flatté...

Les Canadiens, c'est-à-dire les créoles du

Canada, dit le père de Charlevoix, le premier historien de la Nouvelle France, respirent en naissant un air de liberté qui les rend fort agréables dans le commerce de la vie, et nulle part ailleurs on ne parle plus purement notre langue. On ne remarque même ici aucun accent. On ne voit point en ce pays de personnes riches, et c'est bien dommage, car on y aime à se faire honneur de son bien, et personne presque ne s'amuse à thésauriser.

On fait bonne chair, si avec cela on peut avoir de quoi bien se mettre; sinon, on se retranche sur la table pour être bien vêtu. Aussi faut-il ajouter que les ajustements vont bien à nos créoles. Tout ici est de belle taille et le plus beau sang du monde dans les deux sexes: l'esprit enjoué, les manières douces et polies sont communes à tous, et la rusticité, soit dans le langage, soit dans les façons, n'est pas même connue dans les campagnes les plus écartées... Il règne dans la Nouvelle Angleterre et dans les autres provinces du continent de l'Amérique soumise à l'Empire Britannique une opulence dont il semble qu'on ne sçait pas profiter; et dans la Nouvelle France une pauvreté cachée par un air d'aisance qui ne paraît point étudié. Le colon anglais amasse du bien, et ne fait aucune dépense superflue; le Français jouit de ce qu'il a, et souvent fait parade de ce qu'il n'a point. Celui-là travaille pour ses héritiers; celui-ci laisse les siens dans la nécessité où il s'est trouvé lui-même, de se tirer d'affaires comme il pourra. Les Anglais Américains ne veulent pas de la guerre, parce qu'ils ont beaucoup à perdre; ils ne ménagent point les sauvages, parce qu'ils ne croient point en avoir besoin. La jeunesse française, par des raisons

(1) Premier établissement de la Loy dans la Nouvelle France.

contraires, déteste la paix, et vit bien avec les naturels du pays dont elle s'attire aisément l'estime pendant la guerre et l'amitié en tous temps. . .

Je ne sçais si je dois mettre parmi les défauts de nos canadiens la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Il est certain, du moins, qu'elle leur inspire une confiance qui leur fait entreprendre et exécuter ce qui ne paraîtrait pas possible à beaucoup d'autres. Il faut convenir, d'ailleurs, qu'ils ont d'excellentes qualités. Nous n'avons point dans le Royaume de province où le sang soit communément si beau, la taille plus avantageuse et le corps mieux proportionné.

...On prétend qu'ils sont mauvais valets, c'est qu'ils ont le cœur trop haut et qu'ils aiment trop leur liberté pour vouloir s'assujettir à servir. D'ailleurs, ils sont fort bons maîtres...

On accuse encore nos créoles d'une grande avidité pour amasser, et ils font véritablement pour cela des choses qu'on ne peut croire si on ne les a point vues. Les courses qu'ils entreprennent, les fatigues qu'ils essuient, les dangers auxquels ils s'exposent, les efforts qu'ils font passent tout ce qu'on peut imaginer. Il est cependant peu d'hommes moins intéressés qui dissipent avec plus de facilité ce qui leur a coûté tant de peines à acquérir et qui témoignent moins de regret de l'avoir perdu. Aussi n'y a-t-il aucun lieu de douter qu'ils n'entreprennent ordinairement par goût ces courses si pénibles et si dangereuses. Ils aiment à respirer le grand air, ils se sont accoutumés de bonne heure à mener une vie errante ; elle a pour eux des charmes qui leur font oublier les périls et les fatigues passés, et ils mettent leur gloire à les affronter de nouveau."

Le baron de la Houtan, qui passa quelques années au Canada, écrivait à la date du 2 mai 1684 à un de ses parents en France :—

"Vous saurez que les canadiens ou créoles sont bien faits, robustes, grands, forts, vigoureux, entreprenants, braves et infatigables ; il ne leur manque que la connaissance des belles-lettres. Ils sont présomptueux et remplis d'eux-mêmes, s'estimant au-dessus de toutes les nations de la terre. Le sang du Canada est fort beau, les femmes y sont généralement belles, les brunes y sont rares, les sages y sont communes, et les paresseuses y sont en assez grand nombre ; elles aiment le luxe

au dernier point, et c'est à qui mieux prendra les maris au piège.

"Les païsans y sont à leur aise, et je souhaiterais une aussi bonne cuisine à toute notre noblesse délabrée de France. Que dis-je—païsans ? Amende honorable à ces messieurs. Ce nom-là, pris dans la signification ordinaire, mettrait nos canadiens aux champs. Un Espagnol, si on l'appelait villageois, ne froncerait pas plus le sourcil, ne relèverait pas plus fièrement sa moustache. Ces gens-ci n'ont pas tout le tort après tout, ils chassent et pêchent librement ; ils ne paient ni sel, ni taille ; —en un mot, ils sont riches. Voudriez-vous donc les mettre en parallèle avec nos gueux de païsans ? Combien denobles et de gentilhommes jetteraient à ce prix là les vieux parchemins dans le feu !"

M. de Bougainville, dans un rapport sur l'état de la colonie, préparé quelques années avant la conquête, s'exprimait comme suit :—

"Le Canadien est hautain, glorieux, menteur, obligeant, affable, honnête, infatigable pour la chasse, les courses, les voyages qu'ils font dans les pays d'en haut, paresseux pour la culture des terres...On est peu occupé de l'éducation de la jeunesse, qui ne songe qu'à s'adonner de bonne heure à la chasse et à la guerre.

"Il faut convenir que malgré ce défaut d'éducation, les canadiens ont de l'esprit naturellement ; ils parlent avec aisance ; ils ne savent pas écrire ; leur accent est aussi bon qu'à Paris.

"En général, le commerce en gros et en détail est exercé par tout le monde. C'est ce qui est cause qu'il y a moins de distinction d'état, et on y regarde comme nobles toutes les familles d'officiers. Les familles qui ont le plus de relief dans le pays sont les plus anciennes ou celles qui viennent du régiment de Carignan, qui passa dans la colonie en 1665."

Enfin le célèbre naturaliste suédois Kalm, qui visita les colonies anglaises et la Nouvelle France en 1750, écrit ces lignes, comparant les canadiens et les colons anglais :—

"Je rencontrais dans la Nouvelle France, dit-il, des conversations beaucoup plus satisfaisantes et d'un ordre plus élevé ; les âmes y sont plus ouvertes aux choses de la science et de l'esprit ; les fonctions intellectuelles s'y montrent plus délicates, les connaissances plus variées."

Le Mois Noir

Novembre, le mois des brumes glacées et des soleils pâles, le *mois noir*, s'ouvre par deux solennités d'un caractère bien différent : La Toussaint et la fête des Trépassés.

La Toussaint, c'est la fête des ancêtres, militants de la foi, que le Maître de toutes choses a rappelés à lui, et que l'Eglise a placés sur ses autels pour les offrir en exemple aux fidèles.

La fête des Trépassés, c'est la fête des chers disparus auxquels le sceptique, comme le croyant, la tête inclinée devant la tombe qui renferme leurs dépouilles, paie le 2 novembre son tribut de regrets, une prière ou un souvenir ému.

La commémoration des morts est fort ancienne. Elle remonte à l'origine du christianisme. Mais la date en était variable. Saint Odilon, abbé de Cluny, établit cette fête le 2 novembre 998 pour tous les monastères de son ordre, à la suite d'une circonstance que nous allons rappeler.

Saint Odilon eut un jour une étrange vision. Il était agenouillé dans une cellule, lorsqu'il tomba en extase, et vit comme l'arche immense d'un pont lumineux qui allait de la terre au ciel.

A l'une des extrémités, un diable bataillait avec une foule d'âmes qui cherchaient à franchir le passage.

Au fur et à mesure qu'Odilon achevait ses oraisons, il voyait les âmes qui, délivrées des griffes de Satan, passaient le pont et trouvaient à l'autre extrémité saint Pierre, debout et leur souriant.

A ses côtés se tenait un archange qui conduisait les âmes affranchies à la place que Dieu leur avait assignée dans le paradis, au son d'une musique céleste.

Le saint abbé voulut que chaque année, à la même époque, ses moines récitassent comme lui, des prières qu'il composa pour délivrer les âmes des trépassés.

Ces prières constituent l'office des Morts adopté depuis par l'Eglise romaine.

A la fête des Trépassés se rattachent nombre de légendes, dont la plus curieuse est certainement la *Léende des trois morts et des trois vifs*. Elle date du moyen âge.

Trois princes de la plus haute lignée vont à la chasse en superbe équipage, à cheval, faucon au poing. Ils traversent une forêt. Soudain au centre d'une clairière entourée de sapins gigantesques, trois cadavres, complètement nus, se dressent devant eux, comme pour montrer le sort qui les attend malgré leurs richesses.

Un peintre italien, André Orcagna, peignit cet apologue sur les murs du cimetière de Pise.

Dans le bas du tableau, saint Macaire arrête trois rois qui vont à la chasse avec une nombreuse suite, et leur montre dans trois cercueils, trois cadavres de rois dévorés par les vers ou réduits à l'état de squelettes.

Les souverains terrifiés à cet aspect reculent d'un pas en détournant la tête.

C'est ce nom de *macaire* qu'on changea, dit-on, en *macabre* pour désigner la fameuse *danse des morts*.

La *danse des morts* s'exécutait au moyen âge dans les cimetières, placés alors aux portes des églises. Elle avait pour but de rappeler l'égalité de toutes les conditions devant la mort.

Le peuple se personnifia dans la légende du *bonhomme Misère*.

Bonhomme, en entrant chez lui, trouve la Mort assise à son foyer. Il la repousse pour se chauffer, mais elle se trouve bien et refuse de deguerpir. Chassée du château et du monastère, elle s'est réfugiée chez le paysan, et lui dit : " Transigeons : si tu veux me nourrir et me loger, tu mourras le dernier."

Le marché est conclu. Bonhomme sort chaque matin. Il travaille dur pour nourrir sa terrible hôtesse.

La Mort, de son côté, vaque à ses occupations funèbres. Le soir, elle rentre fatiguée, et mange tout.

Bonhomme maigrit à vue d'œil.

Désespéré, il consulte son confesseur, un abbé qui le mène à un saint pour juger le cas.

Le saint décide que la Mort doit rester chez Bonhomme.

Et c'est pourquoi depuis il existe sur terre, Un éternel vieillard qui se nomme Misère.

*.

A la fête des trépassés se rattachent des usages et des croyances dont il reste de curieux vestiges.

En Bretagne, le soir du 1er novembre, quand la foule va s'agenouiller auprès des tombes des défunts regrettés, le recteur, suivi de ses vicaires, ait processionnellement, à la lueur des cierges, le tour de l'enclos funèbre, et bénit chaque tombe. Les parents le suivent et, chemin faisant, remplissent la coquille creusée à la tête de chaque pierre sépulcrale, soit d'eau bénite, soit de lait qui, mieux que l'eau, doit b'anchir les trépassés.

Pendant toute la soirée, les cloches sonnent le glas sans discontinuer.

Cette nuit-là, dit on, les âmes du Purgatoire volent dans les airs et tourbillonnent avec les feuilles mortes.

On entend aux portes des plaintes lugubres ; ce sont les âmes des décédés dans le courant de l'année qui viennent demander des prières et réclamer des parents oublieux les messes promises pour leur délivrance :

Réveillez-vous, gens qui dormez,
Et priez pour les trépassés.

Le Breton qui psalmodie des litanies au coin de sa chaumière et égrène son chapelet croit par moments entendre sur la chaussée caillouteuse le roulement d'un char funèbre couvert d'un drap blanc et traîné par un squelette : c'est la charrette de la Mort.

Dans aucun logis cette nuit-là le souper n'est desservi, ni le feu éteint, car chacun sait que les âmes des défunts viendront faire le *repas des fantômes*.

Les Bretons croient aussi qu'à minuit tous ceux qu'ils ont aimés reviennent sur la terre s'asseoir près d'eux, et même se coucher dans leur lit, vêtus de leur linceul, pour y passer la nuit.

Sur les côtes de Normandie et de Bretagne, les pêcheurs ce jour-là s'abstiennent de monter dans leurs barques et de jeter leurs filets.

Ils craindraient d'y trouver des squelettes rompus et des ossements brisés.

C'est encore à Paris que de tout temps le jour des Morts a été le plus religieusement célébré, mais nous devons nous borner.

..

Constatons seulement qu'à notre époque, où le scepticisme a sapé si profondément les principes séculaires et diminué, la foi naïve de nos pères, le culte des Morts est resté debout, aussi vivace qu'aux temps de croyance, et que du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest, une foule innombrable se presse le 2 novembre dans les nécropoles de la vieille Gaule pour s'agenouiller avec respect devant la demeure consacrée aux ancêtres.

Oscar Léoni.

Le Deuil.

Quelques mots d'abord sur la toilette, car la coquetterie se niche partout, et nos Parisiennes sont arrivées à des raffinements exquis dans la manière de porter le deuil.

Elles sont fidèles au crêpe anglais, qui est un des luxes du grand deuil en même temps qu'il en est la marque. On met d'autant plus de crêpe à une toilette qu'on la veut plus riche et plus élégante.

Le grand voile des veuves devient comme une sorte de vêtement qui tombe de même longueur que la jupe et qui l'enveloppe tout entière. C'est le voile, drapé sur le chapeau, qui en fait tout l'ornement, avec le petit rouleau de crêpe blanc encadrant le visage.

Quant aux fantaisies, comme les brides blan-

ches au chapeau, les parements de mousseline blanche et le col rabattu, nous sommes d'avis comme toutes celles qui nous lisent, bien sûr, que c'est un peu voyant, un peu excentrique, et que l'excentricité est une inconvenance, quand il s'agit de deuil.

Le châle ne se porte plus du tout, du tout, sauf pour la cérémonie ; et comme les veuves n'y assistent jamais, on peut dire que, sauf pour leurs premières sorties, elles ne mettent plus de châle. On le remplace par des pèlerines très longues, descendant jusqu'aux pieds, en lainage comme la robe et où le crêpe anglais se prodigue en toutes espèces d'ornements. Ou bien, c'est la longue redingote recouverte de crêpe jusqu'à mi jupe depuis le bas. On fait même, ce qui est très

riche, des jaquettes voilées de crêpe pour les personnés qui ne portent pas le châle. Il est doublé de cachemire d'Ecosse ou de soie mate aussi discrète d'effet que de bruit. On ne voit aucun brillant à travers le crêpe, et l'on n'entend aucun froufrou.

Quand le deuil est un peu avancé, on peut adopter par exemple le camail en soie couvert de crêpe. D'ici, de là, quelques ornements de broderies fait à même le crêpe donnent une grande élégance au vêtement.

En dehors des objets principaux du costume que les maisons chargées du deuil indiquent de manière très compétente, ce qu'il faut soigner minutieusement, ce sont tous les détails, aussi bien de la mise que des mille objets dont une femme élégante fait usage. Il faut que tout prenne un aspect sévère. Point de parfums, si ce n'est le simple iris ; point de fleurs dans l'appartement, quelques fleurs blanches ou violettes de saison dans la chambre à coucher et le cabinet de toilette seulement.

Tous les rubans qu'une femme élégante prodigue autour d'elle, dont elle orne sa lingerie, décroie ses flacons, pare ses glaces, pose à tort et à travers sur des coussins ou des sachets ; tous ces rubans sont mauves ou violets.

Pantoufles, ombrelles, parapluies, porte-monnaie, buvard, encadrement de mouchoirs, de papier à lettres, de cartes, tout sera noir.

La montre d'or sera cachée dans une boîte noire à chiffre d'argent, ou remplacée par la montre, de métal bruni. Le missel sera en maroquin noir, les bijoux en noir mat.

Il serait trop long d'énumérer mois par mois les progrès que peut faire la coquetterie sur une toilette de deuil. Ce sont là des questions qui ne se peuvent déterminer d'une façon absolue. Tout dépend des personnes, des milieux dans lesquels elles vivent, et surtout de l'affection que l'on portait au défunt ; car il y a deux sortes de deuils : les deuils de convenance et les deuils de cœur. Il y a des veuves ou des personnes qui, ne quittant jamais complètement les vêtements noirs, conservent toujours également un liséré noir autour de leurs cartes ou de leur papier à lettre.

Durant les premiers six mois de la seconde année d'un deuil de veuve, de fille ou de mère, on

peut commencer à porter de la dentelle noire, de la broderie de jai, un peu de soie d'abord mélangée à du lainage, de la gaze, du crêpe lisse et les gants de peau brillante remplacent les gants noirs mats. Et on arrive enfin, ainsi peu à peu, à lingerie blanche, aux tissus de nuances, gris, prune, lilas, violet, scabieuse, mauve, en soie et en laine, avec lesquels on achève les derniers six mois de demi-deuil.

En fait de bijoux en dehors du jai, de l'émail noir monté sur or, de l'argent mat ou bruni, on peut aussi porter en demi-deuil des perles ou des améthystes. En général, et d'une façon presque absolue, pas de diamants du tout lorsqu'on est en deuil, sauf pour les deuils de trois mois, pour lesquels on porte un peu ce qu'on appelle un deuil de "fantaisie."

Lorsqu'un deuil est terminé, on ne met pas du jour au lendemain du rouge et des nuances vives. On commence par des nuances discrètes, et on va graduellement, afin que la transition ne soit pas trop brusque.

Pour un deuil de veuf, de fils ou de père, c'est-à-dire pour un très grand deuil, le chapeau d'homme, le chapeau doit être entièrement recouvert de crêpe, c'est-à-dire d'étoffe mate.

Les vêtements doivent être naturellement d'un noir mat, les boutons de chemise en bois durci noir, et la cravate en batiste blanche, les gants noir mat. A mesure que le deuil s'avance, la hauteur du crêpe s'abaisse, les vêtements s'éclaircissent.

Il faut que nous parlions d'un usage anglais qui s'est répandu parmi nous : celui qui consiste, pour les messieurs, à porter au bras gauche un brassard de crêpe anglais avec un nœud plat, comme on le voit aux militaires.

Avec ce brassard un pardessus de couleur est admis ; mais nous aimons mieux la façon de porter le deuil de nos Français d'un aspect cérémonieux et sévère.

Quant aux enfants qui ne sont encore que des bébés, on leur fait porter le deuil en blanc. Le noir est si triste ; il s'assortit si peu à leurs minois frais et rieurs. Quelques personnes ont essayé de leur mettre un brassard de crêpe, mais cela prend peu. Ce qui est bien admis pour les collégiens c'est le

brassard et un crêpe noué de côté autour de la casquette ou du képi.

Quoi qu'il en soit, ce n'est guère avant l'âge de sept ans que l'on songe à faire porter le deuil aux enfants lorsqu'ils ne sont pas soumis à l'uniforme du collège ou de la pension.

Lorsqu'on est en deuil, on doit aussi habiller de noir nourrice et bonne d'enfant, ainsi que les autres domestiques de la maison.

Quelques abonnées nous ont demandé quelle toilette il fallait porter au mariage de sa fille, de sa nièce ou de sa sœur quand la famille est en deuil. Voici une réponse pour toutes nos charmantes correspondantes : on ne quitte point complètement le deuil pour un mariage ; mais, quelle que soit son intensité, il faut mettre une robe de demi-deuil ce jour-là. Une grand'mère peut seule

se mettre le noir, velours satin ou dentelles, vû son âge. Autrement on porte une élégante robe grise le chapeau en acier ou en violettes de Parme, une robe prune, violette ou mauve, voilée ou garnie de dentelles noires ou blanches, selon la mode. Ou encore ce qui est fort riche, une robe de Chantilly, sur satin blanc ou faille.

Quant aux jeunes filles, le blanc pur vaut mieux que l'adjonction des rubans mauve ou noir. Puis, il se trouve dans les rayures et les Pompadour des tissus soyeux demi-deuil qui font encore des toilettes charmantes ; pèlerine moire et satin violet et mauve, violet et blanc, noir et blanc, gris et mauve, etc. Les diamants, les perles, les améthystes, les opales sont admis avec l'acier pour accompagner ces toilettes à la fois graves et pimpantes.

Jeanne d'Estève.

LA PAGE DES ENFANTS

Hommage d'une petite débutante aux jeunes lectrices du COIN DU FEU.

LA CROIX D'HONNEUR.

Le jeune Henri, à peine sorti de l'école du village, se dirige à toute vitesse vers sa demeure. Le petit bonhomme ne s'attarde pas, ce soir, à jouer aux billes avec ses camarades. Pensez-y donc ! il a été décoré de la croix d'honneur pour application et bonne conduite. Et le papa qui se plaint si souvent de ce que son fils ne reçoit ni bons points, ni autre récompense, va-t-il être assez surpris ?

À l'angle de la rue où est située la maison paternelle, Henri ralentit son allure. S'avançant à pas

comptés, il regarde d'un air protecteur les passants amusés de ce petit manège.

Arrivé au logis, quelle chaleureuse réception ! le papa, la maman et la sœur aînée félicitent à qui mieux mieux le nouveau décoré ; jusqu'au petit frère, âgé de deux ans, qui, un doigt dans la bouche, vient admirer de près la croix d'argent sus pendue par un nœud de ruban rouge.

L'écolier jouit pleinement de son triomphe, et, de plus, il a pris sa revanche : le père ne dira plus qu'Henri ne remporte à l'école aucune marque de distinction.

Lisette.

POUR UNE FLEUR.

Le mineur, portant sur l'épaule les instruments de son travail, regagne lentement la maison de pension. Aux premières lueurs du jour, il s'est mis à la besogne, travaillant sans relâche à un métier dont il n'a pas l'habitude et qui épuise ses forces. Chaque jour, de retour de l'ouvrage, le pauvre homme touche à peine au souper, et, s'asseyant dans un coin obscur de la salle à manger, il se livre à de tristes réflexions. Ah ! si c'était à recommencer ! Préférant l'existence misérable au pays, à l'or péniblement acquis à l'étranger, il ne quitterait plus le cher Canada.

Ce soir, plus découragé que jamais, l'exilé refuse toute nourriture, et monte aussitôt à sa chambre. En entrant, il jette un regard distraît autour de lui ; soudain, sa physionomie change, un rayon de joie éclaire sa pâle figure. Sur la table,

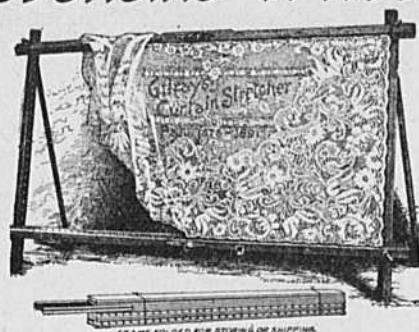
il a aperçu une lettre portant le timbre de la patrie. En un clin d'œil, l'enveloppe est déchirée et la missive dépliée. En vedette, comme la messagère du bonheur, est posée une petite fleur, une pensée. À cette vue, les yeux du mineur se mouillent ; les larmes tombent sur la pensée déséchée, don précieux d'une main amie. Ce doux souvenir, cueilli dans la terre natale, en dit plus long que la lettre tout entière, et, pour la première fois, lui, un rude ouvrier, verse des larmes pour... une fleur.

Le cœur du Canadien, las et meurtri, naguère, bat maintenant plus vite. Des voix sont venues, dans sa solitude, lui dire : "Courage et espoir." Demain il reprendra son dur labeur ; mais sera avec une ardeur toute juvénile, gardant sur sa poitrine, comme talisman, la pensée humide de pleurs.

Lisette.

SECHOIRS A RIDEAUX.

GAZ reçu tous les jours.

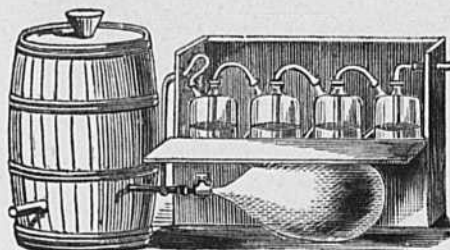


\$2.50
\$3.00
\$3.50
\$4.00
CHAQUE.

Épargnent les Rideaux et donnent l'apparence de neufs. Chez

L. J. A. SURVEYER,

6 rue St. Laurent, MONTREAL.



DR. YOUNG,
DENTISTE,

Tous les derniers perfectionnements de la dentisterie.

1694 rue Notre-Dame, MONTREAL.

TELEPHONE No. 2515.



The Regina Music Box

(LA BOITE MUSICALE REGINA)

**Peut jouer votre propre
Selection de Musique.**

Elle rend, sur des peignes en acier, la musique la plus mélodieuse, avec une justesse de son égale à celle du piano.

Elle est sans rival comme amusement de société, jouant plus de mille morceaux de musique différents, comprenant la musique la plus populaire aussi bien que la musique classique et les sélections d'opéra.

Une fois montée, elle peut jouer de 10 à 20 minutes.

Les feuilles de musique étant faites en métal sont indestructibles, et le mécanisme de l'instrument est très solide, quoique d'une construction très simple, il n'y a rien qui puisse se briser comme dans les anciennes boîtes musicales.

Elles sont un bel objet comme cadeaux pour les Fêtes et un present qui durera toute la vie.

Le Nouvel Orchestre Regina est la boîte musicale la plus grande qui ait été faite, jouant des Ouvertures complètes, etc. Elle est aussi arrangée de façon à pouvoir être adaptée dans les hôtels et les places publiques. Prix : de \$7.00 à \$150.00.

Demandez ou envoyez pour le catalogue illustré, à

A. WOLFE, Agent General,

LINCOLN BUILDING

Coin 14th St. et Union Sq. West, **NEW YORK.**

La seule Maison dans Montréal ne faisant affaire qu'au comptant

LA MAISON HAMILTON

Est celle qui offre le meilleur assortiment de Manteaux dans tout Montréal. Nous avons ce qu'il y a de plus nouveau sorti des meilleures Maisons d'Allemagne.

**Etoffes a Robes Anglaises, Etoffes a Robes Ecosaises,
Etoffes a Robes Francaises.**

Nous avons toujours en stock les dernières nouveautés importées, et les vendons à petit profit, ne vendant qu'au comptant.

La Maison Hamilton, RUE STE. CATHERINE,
Coin de la Rue Peel.



PROPOSITION.

Nous nous proposons de faire l'impossible pour donner satisfaction à nos clients et acquérir leur entière confiance.

LES
Lecteurs
... ET ...
Lectrices
... DU ...

"Coin du Feu"

Sont instamment priés de visiter la



SPEAK UP GENTLEMEN!

DISPOSITION.

Nous disposons de moyens qui nous permettent d'offrir des meubles neufs et de goût, au prix qu'on pourrait se procurer des meubles démodés à l'écan.



Cette chaise est en chêne poli avec siège en cuir frappé. Seulement \$4.00.

GRANDE EXPOSITION DE **MEUBLES NOUVEAUX**
FABRIQUES ET IMPORTES

Spécialement pour notre clientèle.

Les visiteurs sont toujours bienvenus, qu'ils achètent ou non.

RENAUD, KING & PATTERSON,

650 et 652 rue Craig



Cette chaise est en chêne poli avec siège en cuir frappé. Seulement \$4.00.

Nouvelle Maniere de Poser les Dentiers sans Palais

DENTS POSEES SANS PALAIS

S. A. BROUSSEAU, L.D.S.,

No. 7 Rue ST. LAURENT, Montreal

Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronne de Dents ou en Or en Porcelaine posées sur les Vieilles Racines.

Le Gouverneur a Gaz Imperial

FERA EPARGNER DE

15 a 30 p.c. sur votre Compte de Gaz
S'adapte aux poêles à gaz, aux grils à gaz, aux engins à gaz et à toutes les fins manufacturières et éclairantes

On peut le voir fonctionner chez

GARTH & CIE,
536 RUE CRAIG.

Le Féminisme Canadien a Paris

Une intéressante réunion féministe a eu lieu le mois dernier à la mairie toujours hospitalière de Saint-Sulpice, à l'occasion du passage à Paris de Miss Wilson, déléguée du Conseil international des Femmes, fondé par lady Aberdeen, femme du gouverneur du Canada. Miss Wilson, en vraie Américaine, que n'effraient ni les distances à parcourir, ni les océans à traverser, venait de faire dans l'Europe du nord une tournée d'apostolat féministe, en vue d'enrôler toutes les sociétés dans le Conseil international.

La séance a été ouverte par Mme. Maria Martin qui, en termes charmants, dans un français presque impeccable auquel l'irréductible accent des enfants d'Albion ne fait que prêter une saveur de plus, a présenté la jeune déléguée à l'assemblée, et réclamé pour elle l'indulgence de l'auditoire, indulgence tout à fait inutile d'ailleurs, car Miss Wilson s'exprime fort bien en français, et la forme de son discours était aussi agréable que le fond était intéressant. Elle a exposé le but de cette association, qui tend à unir toutes les femmes du monde entier dans une même pensée et dans un même effort vers l'amélioration de l'humanité par l'augmentation de l'influence de la femme.

Comme moyen pratique d'y parvenir, le Conseil a décidé qu'un congrès international serait assemblé à Londres en 1898, et le voyage de Miss Wilson avait pour but de réunir les adhésions à ces futurs assises du féminisme. Ce congrès aura une physionomie toute particulière, étant donné le mode de composition adopté. Destiné à réunir les représentants de tous les pays du monde, il a dû procéder par voie de suffrage à plusieurs degrés, car si chaque groupe, fût-il formé de deux personnes, était autorisé à envoyer deux délégués, il n'y a pas de raison pour que les congressistes ne se trouvent une armée innombrable. Or, les armées innombrables sont bonnes pour combattre, mais non pour discuter, et les organisatrices du futur congrès nous semblent avoir agi avec une sagesse tout à fait anglo-saxonne en n'admettant aux délibérations que les représentants de groupements, et dont elles n'ont pas à connaître les subdivisions. Reste à savoir si cette organisation pourra s'adapter au féminisme français dans les conditions où il est actuellement. Nous ne le pensons pas, et voici pourquoi :

Les groupes féministes français, au nombre de quatorze, ont tenté à un moment donné de se réunir en un seul faisceau, sous le nom de Fédération féministe française ; mais, pour des raisons qu'il ne nous appartient pas de discuter, l'accord fut vite troublé et l'association fut dissoute. Il est question de la reconstituer en ce moment, et il est probable qu'en prévision du congrès de Lon-

dres, les organisatrices vont redoubler de zèle pour obtenir une fusion, qui serait très désirable, si elle était possible. Or, est-il donc impossible de la rendre possible ? Parlons ici avec la franchise que veulent bien nous reconnaître nos adversaires eux-mêmes. Nous répétons : Est-il impossible de rendre possible la fédération de tous les groupes féministes ? Alors qu'ils étaient tous recrutés exclusivement parmi ceux qui ne sont nullement offensés, mais plutôt flattés d'être qualifiés du nom de libres-penseurs, les groupes fédérés n'ont pu demeurer longtemps d'accord. Maintenant que des éléments différents se sont mêlés à la grande bataille féministe ; maintenant que, parmi celles mêmes qui appartiennent aux partis politiques et religieux—ou irréligieux—il en est quelques-unes assez intelligentes et assez loyales pour comprendre et reconnaître que l'immense appoint des femmes chrétiennes ne peut plus être considéré comme une quantité négligeable ; maintenant que ces mêmes sages du parti comprennent encore que la querelle haineuse de classes sociales doit disparaître dans la grande campagne humanitaire qu'est, que doit être exclusivement le féminisme, n'est-il pas tout indiqué que la fédération rêvée doit être rendue accessible à tous les partis politiques, à toutes les croyances religieuses, à toutes les opinions philosophiques, et surtout à toutes les classes de la société ? Et pour obtenir ce résultat dont la nécessité s'impose, n'est-il pas évident qu'il faut que toutes les questions irritantes soient rigoureusement éliminées, et toutes les violences résolument écartées du programme ? Les statuts de la fédération doivent poser en principe que le groupement se fera sur le terrain féministe exclusivement, le seul sur lequel tout le monde puisse être d'accord.

Nous avons constaté avec plaisir qu'elles étaient nombreuses à la réunion de dimanche, les féministes qui estimaient, comme nous, qu'il était tout à la fois de la pire maladresse envers l'auditoire et du plus mauvais goût envers la représentante de lady Aberdeen, de faire sous prétexte de féminisme l'apologie du socialisme. Le socialisme est une denrée peu appréciée au Canada, et ailleurs encore. Nous croyons donc que c'est compromettre gravement la cause féministe, et en France et à l'étranger, de s'obstiner à la représenter comme indissolublement liée à la cause socialiste. Quel joli moyen, en effet, d'obtenir l'adhésion des hautes classes sociales, que de brandir devant elles l'étendard du socialisme !

L'exemple qui nous vient du Canada est bon à méditer et à imiter. Il y a là, entre les femmes, des raisons de désaccord autrement graves que chez nous : deux races, deux religions, deux lan-

gues, une partie de la population subissant d'instinct l'entraînement des Etats-Unis, l'autre s'en défiant d'instinct aussi. Avec de pareils éléments de désaccord, nous n'avons pas de peine à croire Miss Wilson quand elle nous dit qu'elles ont eu un peu de mal à s'entendre ; mais enfin elles se sont entendues, et il est bien évident que l'accord n'a pu se faire qu'au moyen de concessions réciproques et par un respect absolu des opinions adverses. On croira sans peine que si les femmes canadiennes passaient leur temps à discuter religion ou nationalité, au lieu de s'occuper exclusivement de la question féministe, elles ne seraient jamais tombées d'accord et n'auraient pu obtenir les résultats importants qu'elles ont acquis dans le peu d'années que compte leur association. C'est ainsi qu'elles ont obtenu l'admission des femmes dans les comités d'enseignement et d'éducation, l'installation de "matrones" pour la surveillance dans les prisons, qui sont mixtes, en Amérique, l'organisation de l'enseignement manuel et culinaire pour les jeunes filles, la création d'un corps d'inspectrices du travail des femmes et des enfants dans les usines, les manufactures, les ateliers, les magasins. Leur influence est si manifestement bienfaisante sur tous les points où elle s'exerce que nul ne songe à la leur disputer ; les gouvernants ont pris l'habitude de tenir compte des requêtes qu'elles leur présentent, et, selon le joli mot de Miss Wilson, ils s'accoutument à voir dans ces requêtes la voix collective des mères de la nation. En somme, les femmes canadiennes n'ont pas, légalement, le droit de suffrage, mais elles l'ont moralement, et nul ne songe à s'en plaindre.

Le féminisme a eu au Canada la rare bonne fortune d'être protégé par une femme dont le cœur et l'intelligence sont à la hauteur de la situation prépondérante qu'elle occupe ; en ce pays où la condition des femmes est relativement heureuse,

le mouvement féministe ne pouvait être mieux personnifié qu'en cette noble femme, qui, par sa situation, est à l'abri de la plupart des misères dont est semée la vie des autres, et qui n'a pas craint de prendre la direction d'un mouvement auquel, personnellement, elle a tout à donner, et rien à demander.

C'est pourquoi nous nous faisons un devoir en même temps qu'un plaisir d'adresser à lady Aberdeen nos plus chaleureuses félicitations. Nous voudrions espérer que son généreux exemple trouvera des imitatrices dans les hautes classes de notre société française, mais nous craignons qu'il n'en soit rien, si désirable que cela puisse être. Les féministes de notre pays n'ont qu'à s'en prendre à elles-mêmes de cette abstention dont quelques-unes parmi elles commencent à saisir les causes et à redouter les suites. Nous l'avons dit lors du Congrès d'avril, et nous le répétons plus hardiment encore aujourd'hui, que l'expérience nous a montré la défiance causée, parmi ceux que nous aurions voulu amener au parti, par la violence des doctrines si maladroitement mêlées au féminisme, l'union ne se fera jamais tant qu'on n'aura pas résolument éliminé du programme toutes les questions irritantes sur lesquelles l'accord demeurera éternellement impossible.

Il nous semble bien que c'est ainsi qu'on l'entend au Canada, et Miss Wilson, en déclinant l'invitation que les déléguées des syndicats lui faisaient de se rendre à la Bourse du travail, en plein foyer socialiste, a prouvé très nettement que le Conseil international, dont elle était le porte-parole à travers l'Europe, n'avait garde de confondre Socialisme, qui veut dire haine et guerre de classes, avec Féminisme, qui veut dire paix et amour pour toute l'humanité.

Marie Maugeret.

Harmonies

A M^{lle} S...

Vos doigts légers couraient sur le clavier d'ivoire ;
 Il neigeait au dehors et la nuit était noire.
 Vous souvient-il encor de ces moments heureux ?
 Un charme indéfini nous isolait tous deux,
 Et l'instrument portait de votre âme à mon âme
 Le sourire, les pleurs, toute l'humaine gamme,
 Tout ce qui vibre en nous, ce que l'éternité
 Dans les globes de feu peuplant l'immensité
 Lance avec la lumière à travers les distances.
 Et tout ce qui s'agite au fond des consciences !

Sommets où n'atteint pas le verbe insuffisant,
 L'art divin vous domine et son vol de géant
 D'un coup d'aile affranchit mon obscure pensée
 Enchantements vécus dans cette heure passée,
 Arpèges expirant en murmures confus,
 Soupirs mélodieux, accords interrompus
 Par l'orage enfiévré des grandes harmonies,
 Vous ouvrez à l'esprit les sphères infinies.

Albert Vaucher.

Celles qui Pleurent

(Du Féminisme Chrétien.)

APPRENTIE DE LA VIE

A Germaine G.....

GERMAINE. Onze ans, pâle et blonde, grands yeux gris rêveurs et tendres, physiologie douce et triste ; robe noire très simple.

Mlle PAULINE, sa tante. Quarante ans. Grande ressemblance avec Germaine, également pâle et blonde, sourire mélancolique, beauté effacée, passant inaperçue.

Jean, le frère aîné de Germaine, 13 ans, grand brun, joli garçon, l'air autoritaire et sûr de lui.

Chambre simple et presque pauvre.

GERMAINE, entrant un peu essoufflé.

Bonjour, tante chérie. Me voilà, je me suis sauvée. Oh ! la bonne après-midi, près de toi. (Elle l'embrasse avec effusion.)

MADemoiselle PAULINE.

Mais, ma mignonne, es-tu donc venue sans permission ? Tu t'es sauvée !...

GERMAINE.

Puisque j'ai la permission de papa une fois pour toute... chaque jeudi après-midi.

MADemoiselle PAULINE.

N'importe ; tu aurais dû demander à ta belle-mère si elle t'autorisait...

GERMAINE.

Elle aurait voulu me garder. Elle s'arrange toujours pour remettre ses visites au jeudi, parce qu'elle ne se fie pas à la bonne de Bébé, et qu'elle compte sur moi pour les surveiller tous deux.

MADemoiselle PAULINE.

Eh bien, ma chérie, c'est une preuve de confiance dont tu devrais être fière.

GERMAINE.

Je n'en suis pas fière du tout... Cela me vole mon seul bonheur de la semaine. J'aime tant être auprès de toi, tante ! Il me semble que c'est encore ma pauvre maman qui est là.

Elles s'embrassent tendrement, les larmes aux yeux ; puis, se maîtrisant, prennent leur ouvrage.

MADemoiselle PAULINE, s'efforçant de prendre un air indifférent.

Tes pantoufles avancent-elles ? Il faut te dépêcher. Jamais elles ne seront prêtes pour la fête de ton papa.

GERMAINE.

Je me dépêcherai. On me permettra d'en faire un peu à la pension. (Avec un soupir.) Et puis, si elles ne sont pas prêtes, ça ne fait rien, va... Cela lui est si égal, à papa !

MADemoiselle PAULINE.

Veux-tu bien te taire !... C'est fort mal. Je suis sûre qu'il sera ravi.

GERMAINE, très sérieuse.

Non, tante. Ces choses-là lui sont indifférentes. Il n'a pas paru ravi du tout du joli cache-nez que tu m'as fait tricoter pour ses étrennes. Il ne le porte point... Papa ne s'occupe que de ses affaires, et puis un peu, quand il rentre, de sa femme et de Bébé... sinon, ma belle-mère ferait des scènes.

MADemoiselle PAULINE.

Et de ton frère... il s'en occupe... je le sais.

GERMAINE.

Oui, c'est vrai ; il veut que Jean soit le plus fort de sa classe, qu'il arrive à Saint-Cyr. Il surveille ses notes, et le gronde ou le récompense. Je voudrais être un garçon, il s'occuperait aussi de moi.

MADemoiselle PAULINE, à part.

Oui, par amour-propre. Un fils qui a des prix, qui est reçu à Saint-Cyr, cela fait honneur. (Haut.) Et toi, chérie, as-tu eu de bonnes notes à ta pension ?

GERMAINE.

Oui, tante : tous mes Très-bien, et première en narration et en ouvrage à l'aiguille.

MADemoiselle PAULINE.

Bravo ! Comme tu dois être contente !

GERMAINE.

Qu'importe ? Personne n'y fait attention.

MADemoiselle PAULINE.

Personne ! Et moi ?... Moi qui suis si heureuse de tes succès !

GERMAINE.

Oh ! pardon, tante ; c'est vrai, toi, tu m'aimes et tu t'intéresses à mon travail. (Eclatant en sanglots.) Pourquoi n'est-ce pas toi qui as remplacé maman, dis, tante ? Toi au moins tu serais une vraie petite mère, nous aimant, apprenant à papa à nous aimer.

MADemoiselle PAULINE, très troublée.

Pourquoi ?... Moi ?... Remplacer ta mère ! Mais tu es folle, ma pauvre petite ! Cela ne se pouvait pas... Jamais on n'y a pensé...

GERMAINE.

Si, on y a pensé, cousine Sidonie me l'a dit. Toute la famille le voulait... Et même papa t'ai-

maît bien... Oh ! nous aurions été si heureux, si heureux ! Tandis qu'à présent nous sommes si malheureux !

Elle se jette dans les bras de sa tante, qui pleure avec elle, ne sachant que lui dire.

GERMAINE.

Elle ne nous aime pas... elle gronde toujours... et papa a toujours l'air fâché. Maman était si douce ! Comme toi, tante... comme toi ! Dis, pourquoi n'es-tu pas notre maman ?... Est-ce toi qui n'as pas voulu ?

MADemoiselle PAULINE, très émue.

Moi !... Comment peux-tu croire ? Moi qui vous chéris tant ! Mais tais-toi, je t'en prie, tais-toi, ne parlons plus de ces choses... jamais, si tu m'aimes. On vient... essuie tes yeux... qu'on ne sache pas...

Rapidement elles reprennent leur ouvrage et se composent un air calme. Oh frappe ; c'est Jean.

JEAN.

Bonjour, ma tante. Je viens chercher Germaine. Dépêche-toi, petite ; belle-maman est tout à fait fâchée. Tu as oublié qu'elle voulait aller à la Préfecture et dans un tas d'autres endroits. Vite, arrive garder Bébé.

GERMAINE, se révoltant.

Non, je ne veux pas... Dis-lui que j'étais sortie avec tante.

MADemoiselle PAULINE, sévère.

Oh ! Germaine, un mensonge ! (Plus doucement.) Tu n'aimes donc pas ton petit frère ?

GERMAINE.

Si, tante, je l'aime bien ; mais il est si méchant, si gâté ! Et je suis grondée quand je ne peux pas l'amuser et le faire rire.

JEAN.

C'est vrai qu'il n'est pas commode, le mioche. Ah ! c'est déjà un petit homme, il faut qu'on lui obéisse.

MADemoiselle PAULINE.

Il s'y prend de bonne heure !... Un despote en herbe !... Va vite, ma Germaine, sois raisonnable, dévouée, toi. Allons, un petit sacrifice ! (L'attirant à elle, très bas.) C'est notre lot dans la vie, vois-tu, de nous sacrifier, de nous dévouer. Fais ton apprentissage, petite femme ! Tu y vas, n'est-ce pas ?

GERMAINE, un peu fébrile.

Oui, tante, j'y vais tout de suite... J'ai eu tort de partir... Je vais bien faire rire Bébé.

Jean va pour sortir, après un bonjour poli.

MADemoiselle PAULINE.

Eh bien, Jean, tu ne m'embrasses pas ? Tu n'aimes donc plus ta vieille tante ?

JEAN, d'un air de condescendance.

Si, je t'aime bien ; tu es autrement gentille que la vieille fée de là-bas. (Se penchant vers elle.) Embrasse-moi, si tu veux. Seulement, tu comprends, quand on devient un homme, il faut perdre ces habitudes enfantines.

Dans la rue, tout en marchant vite.

GERMAINE.

Dis donc, Jean, pourquoi tante Pauline n'a-t-elle pas épousé papa ? Tu dois savoir ça, toi ?

JEAN, très important.

Bien sûr, que je le sais.

GERMAINE.

Pourquoi, dis ? Elle n'a pas voulu ?

JEAN.

Elle ! ah bien, oui !... Elle eût été trop contente !

GERMAINE.

Alors, pourquoi, puisque papa l'aimait bien ?

JEAN.

Sûr, que papa l'aimait bien ; mais il aimait encore mieux les monacos.

GERMAINE.

Les ?...

JEAN.

L'argent, la fortune, quoi ! Et comme belle-maman était bien lotie sous ce rapport...

GERMAINE.

Mais puisqu'il avait bien épousé maman, qui n'était pas plus riche que tante ?

JEAN.

Ca, ma petite, c'était un emballement, une erreur de jeunesse... excusable, du reste : il n'avait alors que vingt-cinq ou vingt-six ans. Mais on ne recommence pas pareille sottise, surtout quand une fortune se présente... Je tâcherai que son expérience me serve... pas d'emballement !... Et toi, Germaine, fais bien attention, quand tu seras pour te marier... Une belle position, de l'argent, c'est l'essentiel... Là, nous voilà arrivés, au revoir !

GERMAINE, le retenant, suppliante.

Tu ne montes pas avec moi ? Elle me gronderait moins, devant toi. Et puis tu sais si bien amuser Bébé par tes drôleries !

JEAN.

Tu es bonne, toi ! Risquer d'attraper quelques éclaboussures... et faire le polichinelle pour amuser ce monsieur !... Grand merci !... J'ai de l'ar-

gent, papa m'en a donné pour mes bonnes places ; je vais louer une bicyclette et faire un petit record avec mes camarades... Bien du plaisir !

GERMAINE, très doucement, sans rancune.

Bien du plaisir, petit frère !

MADemoiselle PAULINE, demeurée seule, feste rêveuse un long moment, puis murmure d'une voix enfantine :

Pourquoi n'es-tu pas notre maman ? Est-ce toi qui n'as pas voulu ? (Joignant les mains, tandis que deux grosses larmes coulent lentement sur ses joues pâles.) Ah ! je les aurais tant aimés !... tous !

Jeanne France.

Courrier de la Mode

La mode a, cette année, de délicieuses fantaisies, et une femme de goût peut être très bien mise, sans grands frais, si elle observe ces "à côté" de la mode qui en font tout le charme.

On achète une robe de laine, de drap ou de soie ; la coupe en sera parfaite si on suit nos patrons à la lettre, et qu'on les applique avec science sur la femme qui doit les porter. Ce n'est pas tout. La garniture enjolivera l'étoffe de façon à l'éclaircir et à l'éloigner de la banalité.

CORSAGE DE DINER.

Pour en donner une idée, voici un type inédit d'une grâce réelle ; un corsage de satin gris perle à pois noirs agrémenté d'une draperie de crêpe liberty bleu pâle formant nœud de côté ; un galon de jais et acier souligne les bordures.

ROBE DE VISITE.

Robe de lainage vert épinard à chinés en relief de soie noirs. Corsage figaro en drap mousseline noir à ceinture de soie et revers de drap blanc. Chapeau Directoire en drap blanc doublé de velours noir à biais de velours et touffes de plumes. Cabochons de strass. Gants blancs.

FANTAISIES DE VILLE.

Toilette de visites, en sicilienne *tabac* ; col empiècement en guipure de cordonnet de soie bise. Bordure de soie bise en étoile, devant. Manches et col de guipure. Capote dernier genre en chenille noire perlée de jais bleu paon ; plumes et aigrettes bleutées, chou de velours rubis. Bottines de chevreau et bas de soie *tabac* ; talons plats, quoique assez hauts.

Autre toilette en moire de laine gris bleuté à plastron de velours ponceau ; revers de velours bordé de galon vieil or et boutons ivoire. Jupe

unie froncée derrière. Capote de velours miroir mandarine avec plumes noires.

La troisième toilette est en drap beige roux à empiècements de velours vert ; les pointes de la jupe sont également à soufflets de velours. Empiècements et lés sont brodés de motifs de soutache noire. Capote de feutre beige. Ruche de velours vert au bord. De côté, plumes de coq et plumes roses.

MANCHONS ET FOURRURES.

On est aux fourrures plus que jamais ; celles-ci sont agrémentées de dentelles et parfois d'une autre fourrure tranchant sur la première. La mode est aux *nœuds en fourrure*. Oui, de grands nœuds entourant le cou, formant coques et pans avec boucle de strass. Ces nœuds de vison, chinchilla, astrakan, hermine, seront une des faveurs de la saison. Les pélerines très courtes, en deux fourrures dissemblables ; les jaquettes de loutre à revers de fourrure, les collets de fourrure, les étoles de martre, chinchilla, breitschwantz, vison, etc., se garnissent de coquilles de dentelle. On avait annoncé de très gros manchons mous, et cependant Grunwald, Révillon et les autres grands fourreurs ne font que de coquets manchons, de moyenne grandeur, à sabots de dentelle de chaque côté. Ils sont les premiers à mêler la dentelle et les broderies aux pelages les plus sauvages.

POUR CES MESSIEURS.

Un mot pour ces messieurs, nos fils ou nos maris. On porte des paletots assez longs, pas ajustés, en drap bleu marine plutôt que *l'aubergine* délaissée cet hiver. Collets de fourrure, le pantalon un peu large, la cravatte nouée de largeur moyenne. Le col droit on à coins cassés. Pour le bal, habit de beau drap de soie sur gilet blanc ou noir. Le gilet blanc plutôt que le noir pour le bal. Chemise à petits plis avec un seul beau bouton. Gants gris ou blancs. Souliers vernis.

E. DUBOIS

Cuisine.

PALAIS DE GLACE.

Faites dissoudre six grammes de gélatine dans de l'eau que vous maintenez tiède, jusqu'au moment de vous en servir. Faites caraméliser 100 grammes de sucre dans une casserole, et ajoutez-y la gélatine en le passant et remuant vivement. Pendant qu'on opère ce mélange, la casserole étant sur le feu, une deuxième personne doit battre prestement 6 blancs d'œufs en neige, y mêler 30 grammes de sucre en poudre préparé à l'avance, avec un peu de sucre vanillé, et le verser dans le caramel. Mélangez d'une main lestée, et retirez aussitôt du feu. Coulez le tout dans un moule huilé, laissez refroidir et placez dans un endroit frais. Faites avec du lait du sucre caramélisé et six jaunes d'œufs, une crème brûlée que vous versez sur le gâteau en le servant.

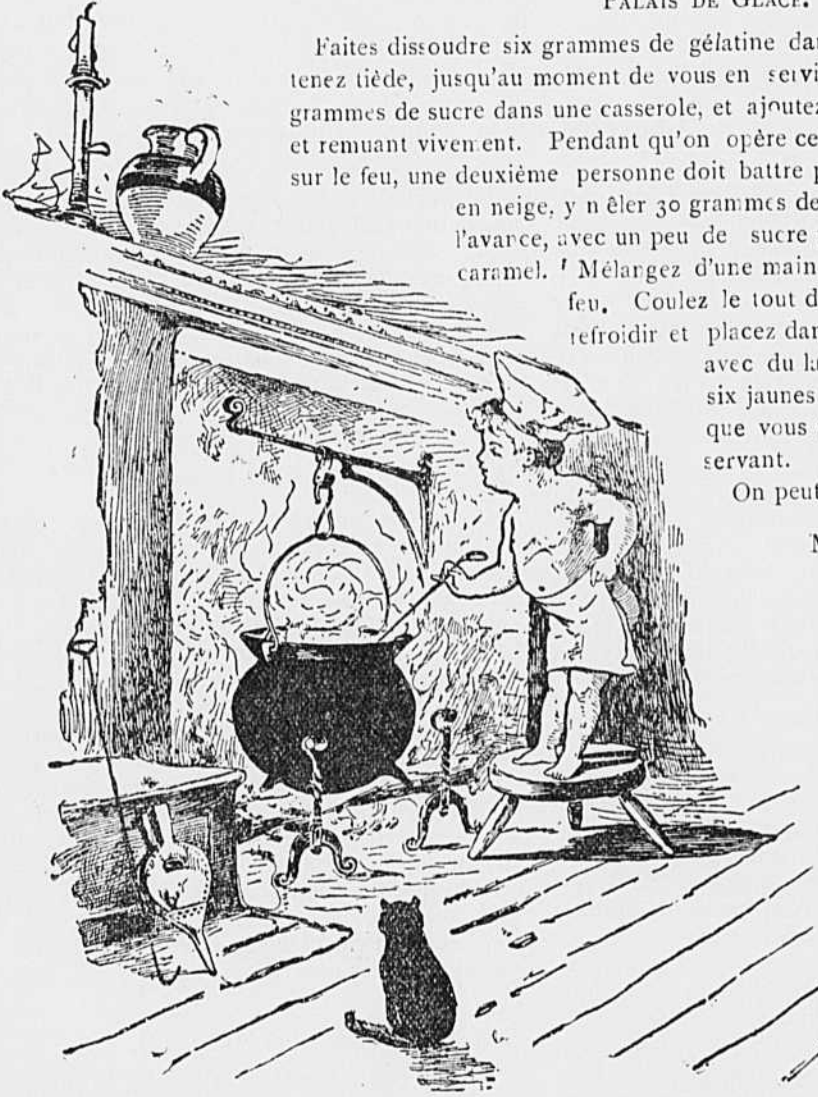
On peut le préparer la veille.

MARRONS GLACÉS.

Il y a deux manières de faire des marrons glacés : l'une plus savante ; mais que sa longueur a fait abandonner ; l'autre moins régulière, mais généralement suivie parce qu'elle est bien plus expéditive. Dans les deux cas, on fait bouillir, à petit feu, les marrons dépouillés de leur première enveloppe, et on les épluche en prenant grand soin de ne pas les briser. Dans le premier procédé, on les plonge

dans un sirop à 15 degrés élevé successivement par la cuisson à 18°, puis à 24°, puis à 28, à 32 et à 33° en faisant donner chaque fois quelques bouillons et laissant les marrons dans le sirop pendant vingt-quatre heures.

Dans l'autre procédé, on fait tout de suite un sirop à 25 degrés, et on élève le lendemain à 32° par une cuisson très lente.



" Nos Fautes "

PAR M. RAOÛL RINFRET.

- Entrée.**—Il ne faut pas donner à ce mot le sens de *vestibule* (pièce qui s'offre la première lorsqu'on entre dans une maison). On dira : *Suspendez votre paletot dans le vestibule*, et non dans l'entrée. L'entrée est la porte elle-même.
- Entretenir.**—Les expressions : *Entretenir l'idée de, l'opinion de, des doutes*, sont des anglicismes dans le sens d'*avoir l'idée de, d'avoir des doutes*. Il est cependant correct de dire : *entretenir des doutes* (pour : nourrir des doutes), *entretenir ses idées* (pour : rêver, méditer). C'est encore un anglicisme de dire : *Entretenir quelqu'un*, dans le sens de le recevoir chez soi, comme dans cette phrase : *Cette dame a ENTRETENU plusieurs de ses amies hier* ; il faut : *a reçu plusieurs de ses amies*.
- Envaler.**—Corruption d'*avaler*.
- Envoi.**—C'est un anglicisme (*invoice*) de donner à ce mot le sens de *facture*, de *note* (donnée par un marchand à l'acheteur, indiquant, en détail, la nature, la quantité, la qualité et le prix des marchandises).
- Épailer.**—Est, en français, un terme de métallurgie *Empailler de l'or* (le purifier). Il ne faut pas donner à ce mot le sens de *dispenser, éparpiller, jeter ça et là*.
- Épergne.**—Mot anglais, malgré son apparence ; se traduit par *surtout* : grande pièce de vaisselle d'argent ou de cristal qu'on place au milieu de la table, dans un diner.
- Épeurer.**—N'est pas français. Dans le sens actif, dites : *effrayer, faire peur à*. *Épeuré* est cependant français, et signifie *saisi de frayeur*.
- Épingles.**—*Jouer aux ÉPINGLES* est une expression vicieuse. Dites : *Jouer à la poussette* : jeu d'enfants, qui consiste à mettre deux épingles en croix en les poussant l'une sur l'autre.
- Épinglette.**—Est en français une petite épingle. L'ornement de toilette de femme que l'on appelle ici, à tort, *épinglette*, se nomme en français *broche*.
- Éplan.**—N'est pas français. Dites *éperlan* : petit poisson de mer.
- Éplucher.**—Signifie en français : enlever ce qu'il y a de mauvais dans des herbes, des graines : *éplucher de la salade, des pois*. C'est une faute de dire : *ÉPLUCHER des pommes de terre, des oignons*. Dites : *peler*, bien que l'on dise quelquefois : *éplucher* une poire.
- Éplure.**—N'est pas français. Dites : *pelure de pomme de terre, de pêche, d'oignon*.
- Époussetoir.**—Est en français un petit pinceau à l'usage du diamantaire. Dites *plumeau, plumail*, si ce qui sert à épousseter est fait de plumes ; et *brossé*, s'il est fait de poils durs.
- Équiper.**—Signifie en français : pourvoir des choses, des vêtements nécessaires : *Soldat équipé*. Ce mot n'a pas le sens de *malpropre, sale*. Il est tombé dans la boue, il est bien malpropre, et non : bien équipé.
C'est une faute de donner à *s'équiper* le sens de *salir*
- ses vêtements. Comme tu l'es sali en travaillant ! et non : comme tu l'es ÉQUIPÉ !*
- Équipollent.**—Ne dite pas *en équipollent*, mais *à l'équipollent* ; c'est-à-dire *à proportion*. Vous payerez à l'ÉQUIPOLLENT de ce que vous avez reçu, et non : *en équipollent*.
- Éridelle.**—Ne dites pas *éridelle*, mais *ridelle*, pour désigner chacun des deux côtés d'une charrette.
- Ermite.**—Ne dites pas : *jeu de l'ermite*, mais *jeu du solitaire*, ou simplement *le solitaire* ; tablette de bois percée de trous, dans lesquels on introduit des fiches de bois d'os ou d'ivoire. Il faut qu'il ne reste qu'une seule fiche, après avoir pris les autres comme on prend au jeu de dames.
- Érocher.**—N'est pas français ; dites : *épierrer* (enlever les pierres de...) ; *épierrer un champ*.
- Escabeau.**—Ne dites pas *escabeau*, mais *tabouret*, pour désigner le petit meuble qu'on se met sous les pieds lorsqu'on est assis. *Escabeau* est en français un siège de bois élevé sur quatre pieds, sans bras ni dossier. Si vous voulez désigner l'échelle à deux montants réunis par une charnière, dites *échelle double*, et non *escabeau*. Mais il faudra dire *échelle de peintre* ou *échelle de tapisier*, si vous voulez parler de deux échelles réunies par le bout, et que l'on écarte à la base en les assurant au moyen d'un crochet ou d'un corde.
- Esclopé.**—Corruption d'*éclopé* : boiteux, estropié.
- Escouer.**—Corruption de *secouer*.
- Escousse.**—Ne dites pas : *j'attends depuis une bonne ESCOUSSE, depuis une petite ESCOUSSE* ; mais : *J'attends depuis longtemps, depuis quelques instants, quelques minutes*. Quelques personnes croient, à tort, qu'*escousse* est une corruption de *secousse*, et elles diront : *j'attends depuis une bonne secousse*.
- Espagnol.**—Ne dites pas : *Un chien espagnol*, mais un *chien épagneul*, ou simplement un *épagneul*.
- Espérer.**—Il ne faut pas donner à ce mot le sens d'*attendre*. *Attendez-moi un instant*, et non *espérez-moi un instant*.
Espérer ne peut s'employer que pour les choses futures. Au lieu de : *J'espère que vous vous êtes bien amusé*, dites : *J'aime à croire que vous vous êtes bien amusé*. On dit cependant : *J'espère que vous vous portez bien* ; pour : *je suppose, je pense, je crois que vous vous portez bien*.
- Essuie-main.**—C'est une faute d'appeler *essuie-main* la *serviette de toilette*. L'*essuie-main* est le linge qui sert spécialement à essuyer les mains.
- Estampille.**—C'est une faute d'appeler *estampille* le petit cachet volant que l'on colle sur les lettres pour les affranchir. Dites *timbre-poste*, ou simplement *timbre*. On appelle indifféremment *estampille* ou *timbre*, l'empreinte appliquée sur les lettres pour indiquer la date et le lieu de leur départ ou de leur arrivée.

La Fee

CHEZ MADEMOISELLE DE KERDIC.

(Suite.)

MADemoISELLE DE KERDIC.—Que veut Monsieur, François.

FRANÇOIS.—Mademoiselle, il veut se noyer.

MADemoISELLE DE KERDIC, *d'un ton naturel et digne*.—Qu'est-ce que c'est donc ? *(Le comte les regarde tour à tour avec un mélange d'embarras et de surprise soupçonneuse.)* Monsieur, une fois rentrée chez moi, j'espérais être à l'abri d'une persécution... vraiment inexplicable. J'ai beau rappeler mes souvenirs, je ne vous connais pas... Que me voulez-vous ?

LE COMTE.—Mademoiselle, je ne puis concevoir... il est impossible... *(Il la regarde encore.)*

MADemoISELLE DE KERDIC.—Votre extérieur, Monsieur, semble annoncer un homme dont l'esprit est sain, et cependant...

LE COMTE, *très poli*.—Ma conduite est aussi folle qu'inconvenante, n'est-il pas vrai ? Mais veuillez me croire sur parole, Mademoiselle, les circonstances singulières dont je suis le jouet justifient ce qui vous paraît être le plus inexcusable de mes procédés.—Il m'a suffi, au reste, de vous voir en face un seul instant, pour être assuré qu'une personne comme vous n'a jamais trempé dans une intrigue—et pour regretter amèrement l'indiscrétion obstinée—dont je me suis rendu coupable envers vous.

MADemoISELLE DE KERDIC, *souriant légèrement*.—Je crois, en effet, qu'il vous a suffi de me voir en face pour éprouver un sincère regret de votre poursuite ; bien des femmes, même de mon âge, Monsieur, vous pardonneraient plus difficilement peut-être votre contrition d'à présent—que votre offense de tout à l'heure... Quant à moi, Dieu merci, je vous pardonne de grand cœur l'une et l'autre...

LE COMTE.—Mademoiselle, vous me faites sérieusement injure, si vous croyez avoir été en butte à la galanterie banale d'un fat... Je suis, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, le jouet de circonstances vraiment extraordinaires au dernier point, et...

MADemoISELLE DE KERDIC.—Il suffit, Monsieur : chacun a ses affaires.—Mais, enfin, quel qu'en soit le motif, vous avez fait une course forcée : voulez-vous vous reposer un peu ?

LE COMTE.—Oh ! je me garderai bien de vous gêner davantage.

MADemoISELLE DE KERDIC, *en passant*.—Vous ne me gênez pas... au contraire ; on aime à voir de près, quand on est rassuré, les objets de son effroi, et j'avoue que vous m'avez fait grand'peur dans ce bois ; restez donc... à moins que les rôles ne soient changés, que ce ne soit moi maintenant qui vous...

LE COMTE, *avec un geste poli*.—Permettez-moi du moins de me présenter à vous plus régulièrement : je me nomme le comte Henri de Comminges.

MADemoISELLE DE KERDIC.—Asseyez-vous donc, monsieur de Comminges.*—*(Elle lui montre un fauteuil près de la cheminée, et s'assoit de son côté.—François, depuis l'entrée de sa maîtresse, suit la conversation avec un intérêt souriant ; il conserve en général cette attitude et cette physionomie pendant toute la pièce ; seulement, chaque fois que ses services sont réclamés, il sort de son extase et devient sombre.)* Mais nous n'avons plus de feu... François... on gèle ici, mon ami, tu entends ?

FRANÇOIS, *soucieux*.—On gèle... on gèle... *(Il s'approche de la cheminée, et se courbe péniblement pour attiser le feu.)* Qu'est-ce que vous direz donc quand vous aurez mon âge ? Eh ! Seigneur, si vous étiez forcée d'allumer le feu pour les autres, vous ne gèleriez pas tant.*

MADemoISELLE DE KERDIC, *avec douceur*.—Allons, tais-toi. *(Au comte.)* Vous n'êtes pas de ce pays, Monsieur ?

LE COMTE.—Non, Mademoiselle ; j'habite Paris. Je n'étais même jamais venu en Bretagne.

FRANÇOIS, *agenouillé devant le feu*.—Du bois vert, avec ça... Je vous l'avais bien dit qu'il ne serait jamais sec pour l'hiver, votre bois... mais quand on est le maître, on a toujours raison,—et puis, après ça, on gèle...eh ! Seigneur, voilà !

MADemoISELLE DE KERDIC, *tranquillement*.—Vous devenez terrible, François !—Je vous demande pardon pour lui, monsieur de Comminges, c'est un vieux serviteur. *(A François.)* Voyons, ôte-toi de là... Je vais vous faire bon feu... un peu de patience. *(Elle se lève.)*

LE COMTE, *se levant sans se dérider encore*.—Souffrez que je vous épargne ce soin, Mademoiselle.

* François, le comte, mademoiselle de Kerdic.

** Le comte, mademoiselle de Kerdic, François.

* Mademoiselle de Kerdic, le comte, François.

MADemoiselle DE KERDIC.—Non, vraiment... Vous n'êtes pas habitué à ces détails de ménage...

LE COMTE.—Je vous en prie... à la guerre comme à la guerre... (*Il se met à genoux gravement et accommode le feu.**)

MADemoiselle DE KERDIC, *assise*.—Ainsi, monsieur, vous n'étiez jamais venu dans notre pays? Puisque vous aviez le désir de visiter la Bretagne, permettez-moi de vous dire que vous avez mal choisi votre saison; la Bretagne, en plein hiver, offre de faibles agréments aux touristes.

LE COMTE, *toujours agenouillé*.—Mon Dieu! mademoiselle, je ne suis pas un touriste; je n'ai pas choisi ma saison, et je n'éprouvais aucun désir de visiter la Bretagne... Vous avez des soufflets?—fort bien... pardon... —Non... des circonstances mystérieuses, et qui ne sont pas sans une nuance de ridicule, m'ont seules déterminé à ce voyage auquel j'étais d'autant plus loin de penser, que j'en méditais un beaucoup plus sérieux... plus lointain.

MADemoiselle, *simplement*.—Dans le Nouveau Monde?

LE COMTE, *légèrement, en se rasseyant*.—Oui, dans un monde tout à fait nouveau... (*Changeant de ton.*) Mais je suis honteux de vous entretenir si longtemps de ce que me concerne... Vous habitez, mademoiselle, un pays d'un aspect poétique... J'ai eu l'honneur de vous rencontrer, si je ne me trompe, dans un lieu que d'antiques légendes ont rendu populaire... Cette forêt de Brocélyande... cette fontaine de Merlin ont joué autrefois un grand rôle dans votre mythologie nationale?

MADemoiselle DE KERDIC, *souriante et doucement ironique: c'est son accent ordinaire*.—En effet, monsieur: cela nous compose même un voisinage assez incommode. Nous ne pouvons nous attarder dans les environs, mon vieux François et moi, sans nous exposer à d'étranges mortifications... La superstition locale, aidée du crépuscule, nous prête une teinte merveilleuse, qui en général fait fuir les passants... Il est vrai (*saluant*) qu'elle les attire quelquefois, ce qui forme une agréable compensation.

LE COMTE, *regardant fixement*.—Vous connaissez mon aventure, mademoiselle?

MADemoiselle DE KERDIC.—Je ne connais pas votre aventure, monsieur, et j'ajoute que je n'éprouve pas un désir très-particulier de la connaître. Mais il est évident, quelque peine que j'aie à concilier cette idée avec la parfaite raison dont vous me semblez doué, il est évident que vous avez cru suivre en ma personne je ne sais qu'elle apparition

surnaturelle... une fée sans doute... Hélas! Monsieur, pourquoi n'était-ce qu'une illusion! Vous ne le déplorez pas plus amèrement que moi... Les fées rajeunissaient.

LE COMTE, *souriant*.—Mon Dieu, mademoiselle, je suis ni d'un caractère ni dans une situation à débiter des fadeurs; vous pouvez donc me croire sincère, lorsque je vous déclare que plus je vous vois et plus je vous entends...

FRANÇOIS, *s'avançant*.—L'heure du dîner de Mademoiselle est sonnée.

MADemoiselle DE KERDIC, *se levant*.—Ah! François, ce n'est pas bien. Vous êtes indiscret envers monsieur le comte, et cruel envers moi... A mon âge, un compliment perdu ne se retrouve pas...

LE COMTE, *qui s'est levé*.—Mille pardons, Mademoiselle... Je me retire... (*Riant.*) Mais vous n'y perdrez rien... Je voulais dire, mademoiselle, que vous me forcez de reconnaître une vérité dont j'avais douté jusqu'ici. C'est qu'il y a pour certaines femmes une jeunesse éternelle, qui se nomme la grâce... (*Il la salue.*)

MADemoiselle DE KERDIC, *riant*.—Avez-vous faim, monsieur le comte?

LE COMTE.—Moi, mademoiselle? Hélas! je n'ai jamais faim.

MADemoiselle DE KERDIC.—Tant mieux. Je n'hésite plus à vous proposer de partager un dîner d'ermite. Met deux couverts, François.

FRANÇOIS, *une serviette sur le bras, a déjà posé une nappe sur la table qu'il a apportée près du feu. Il paraît satisfait de ce qu'il entend; tout en essuyant lentement une assiette, il s'est laissé glisser sur un siège, et suit la conversation, en applaudissant de la tête.*

LE COMTE.*—Je ne sais véritablement, mademoiselle, comment vous remercier d'un accueil si obligeant et si peu mérité.

MADemoiselle DE KERDIC.—Ne m'en remerciez donc pas, d'autant plus qu'il entre, je vous l'avoue, un grain de curiosité dans ma politesse... Eh, bien, François, est-ce que tu dors, mon ami? **

FRANÇOIS, *se lève d'un air soucieux; va prendre, en grondant, des assiettes et des verres dans le buffet.*—Eh! Seigneur... il est triste, à mon âge, de ne pouvoir goûter une minute de repos... (*Le comte dépose dans un coin son chapeau, sa canne et son paletot, comme un homme qui s'installe... François, appuyé des deux mains sur la table, poursuit:*) Il faut convenir que les riches sont heureux!

MADemoiselle DE KERDIC.—Que veux-tu dire? voyons! Explique-toi.

* François, Mademoiselle de Kerdic, le comte.

** François, mademoiselle de Kerdic, le comte.

* Mademoiselle de Kerdic, le comte, François.

** Le comte, mademoiselle de Kerdic, François, assis dans le grand fauteuil.

FRANÇOIS.—Mademoiselle oublie que je ne suis pas comme elle au printemps de la vie ; il ne faut pas exiger d'un octogénaire la force d'un portefaix et la vivacité d'un page.

MADemoiselle DE KERDIC.—Tu as raison, va. Laisse-moi finir ta besogne, ici, et va-t'en voir si tout est prêt en bas. Va doucement surtout.

FRANÇOIS.—Oui, mademoiselle. Soyez tranquille. (*Près de sortir, il se retourne, et ajoute :*) Soyez sages, jeunes gens ! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

MADemoiselle DE KERDIC, LE
COMTE.

Ils rient tous deux.

MADemoiselle DE KERDIC.*—Je suis une heureuse vieille, comme vous voyez, Monsieur de Comminges : j'ai toujours sous les yeux un miroir qui s'obstine à me rendre mes quinze ans... Mais, voyons, quitte à choquer la délicatesse de vos mœurs, il faut, si nous voulons dîner, que j'achève de mettre ce couvert moi-même... (*Elle va au buffet.*)

LE COMTE.*—Mademoiselle, daignez au moins agréer mes services.

MADemoiselle DE KERDIC, gaiement.—Volontiers... Eh bien, portez ça. (*Elle lui donne des assiettes, des cristaux, etc.*)

LE COMTE, allant et venant du buffet à la table. Gaiement.—Mais, pour Dieu ! à quoi vous sert ce vieux domestique-là ?

MADemoiselle DE KERDIC.—Vous voyez bien qu'il ne sert pas.

LE COMTE, même jeu.—Sans doute. Mais alors pourquoi le gardez-vous ? Car enfin, il tient autant de place qu'un bon.

MADemoiselle DE KERDIC.—Et même davantage, je vous assure. Mais je le garde, monsieur, d'abord parce que, s'il me sert mal, il a bien servi mon père, et ensuite, afin de tenir en haleine chez moi certaines vertus chrétiennes disposées à sommeiller, comme la patience et l'humilité !

LE COMTE.—Oh ! Je n'ai plus rien à dire.

MADemoiselle DE KERDIC.—Je le crois. (*Elle examine le couvert.*) Comment ! vous avez fait tout ça très bien.—Je vous remercie (*Le comte place des sièges des deux côtés de la table ; François rentre portant sur un plateau le potage et le pâté chauds.*)

* Le comte, mademoiselle de Kerdic.

* Mademoiselle de Kerdic, le comte.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRANÇOIS. *Il fait le service pendant le dîner, sortant par intervalles, changeant les assiettes, etc.*

MADemoiselle DE KERDIC.—Tenez, asseyez-vous là. Vous avez bien gagné votre dîner. (*Elle sert le potage.*)

LE COMTE, s'essayant.—Eh bien ! Mademoiselle, je vous proteste que je me sens une pointe d'appétit, ce qui ne m'était pas arrivé depuis un temps immémorial.

MADemoiselle DE KERDIC.—Vous n'aviez peut-être jamais autant travaillé ? (*Elle le sert. Petites cérémonies de table.*)

LE COMTE, dont la gaieté persiste.—Vous avez prononcé tout à l'heure le mot de curiosité, Mademoiselle ; excusez la mienne. (*François enlève le potage.*) C'est un miracle surprenant que de trouver en cette Thébàïde sauvage une personne qui semble si bien faite pour apprécier tous les charmes de la vie civilisée, (*François enlève les assiettes.*) et pour y ajouter... (*Mademoiselle de Kerdic s'incline.*) Vous ne vivez pas toujours dans cette solitude ?

MADemoiselle DE KERDIC, servant le pâté.—Monsieur, je n'occupe cette maison que depuis quelques mois, depuis la perte d'une personne bien chère. Mais en y venant, je n'ai fait que changer de retraite... j'ai presque toujours vécu loin du monde... Un peu de pâté chaud, Monsieur de Comminges ? (*Elle lui présente l'assiette.*)

LE COMTE.—Fort peu, je vous prie. (*François sert la bécassine et enlève le pâté. Le comte verse à boire.*)

MADemoiselle DE KERDIC.—Mais vous parlez de ce miracle, monsieur le comte... il n'en est pas de plus inouï que de rencontrer... un mardi, jour d'Italiens... dans les neiges de ce désert breton... un jeune homme qui semble si bien fait pour goûter les plus exquis raffinements de l'existence parisienne (*saluant.*) et pour les relever encore de sa personne. (*Elle boit.*)

LE COMTE, après s'être incliné, avec un soupir.—Mon Dieu ! Mademoiselle, je sens que je vous dois mon histoire... c'est la seule explication honorable que je vous puisse donner de ma conduite... et cependant il m'en coûte de chasser si vite le sourire que je sentais sur mes lèvres pour la première fois, depuis des années... (*Il la regarde.*) Je ne sais par quelle singulière puissance vous l'y aviez rappelé.—Pour vous dire tout en un mot, je suis un homme malheureux, mademoiselle.

MADemoiselle DE KERDIC, avec un ton de compassion légèrement ironique.—Vraiment ?—Un peu de bécassine, monsieur le comte... (*Insistant plaintivement.*) La bécassine est un oiseau triste ? ... (*Elle présente l'assiette.*)

LE COMTE, *acceptant*.—Pas plus que moi, je vous le garantis.—Oui, je suis malheureux, et voici pourquoi : Lancé fort jeune dans le tourbillon de la vie parisienne... (*Il hésite.*) Mademoiselle, vos oreilles sont peut-être mal habituées à de si frivoles récits ?

MADemoiselle DE KERDIC.—Oh ! je suis d'un âge à tout entendre... Au reste je, puis, je crois, dès le début, présumer la nature de vos confidences, et vous en épargner les chapitres les plus épineux... Après avoir poursuivi de salon en salon, —peut-être de boudoir en boudoir,—et qui sait même ? de coulisse en coulisse... tous les enchantements que peut concevoir en ce monde un homme jeune, riche et d'assez bonne mine, vous vous êtes lassé d'une existence,—si bien remplie cependant,—et vous allez vous faire trappiste... est-ce cela ? (*Elle boit.*)

LE COMTE, *étonné*.—C'est de la divination... Oui, mademoiselle, c'est fort à peu près cela,—sauf le dénoûment ! car ma lassitude et mon dégoût en sont venus à ce point, que la porte d'un cloître ne me semblerait pas, entre la vie et moi, une barrière suffisante.

MADemoiselle DE KERDIC, *simplement*.—Ah ! c'est d'un bon suicide, en ce cas, qu'il s'agit?... Encore cet aileron, Monsieur de Comminges ?

LE COMTE.—Je suis confus, mademoiselle... je mange comme un cannibale... Oui, mademoiselle, j'ai l'intention de quitter la vie ; je n'en fais ni parade ni mystère... Dès longtemps je penchais vers cette extrémité, lorsqu'il y a dix-huit mois un remords poignant est venu doubler mon fardeau, et précipiter sans doute ma résolution.

MADemoiselle DE KERDIC.—Un remords, monsieur ?

LE COMTE.—Un remords, qui du moins échappera à votre aimable ironie... (*Il cesse de manger*) Tandis que je menais à Paris l'espèce d'existence... que vous venez d'esquisser... ma mère, — une femme qui eût été digne d'être connue de vous, mademoiselle,—ma mère habitait, au fond de l'Auvergne, notre vieux château de famille.. Je l'aimais, bien que j'aie l'amertume de penser qu'elle en a pu douter... Oui, malgré les apparences —et au milieu des dissipations sans trêve qui dévoraient ma vie,—je l'aimais d'une pieuse tendresse... Vainement, pendant dix ans, je la suppliai de venir demeurer près de moi...

MADemoiselle DE KERDIC.—Et que n'alliez vous la rejoindre ?

LE COMTE.—Vous l'avouerez-je ? Je ne trouvais pas dans mon lâche cœur la force de rompre le lien des habitudes parisiennes, qui m'enchaînaient de toutes parts... Ma mère, à plusieurs reprises, daigna traverser la France pour embrasser son

enfant ingrat... Mais, dans ces dernières années, la vieillesse et la maladie lui avaient interdit cette consolation... elle m'appelait près d'elle avec instance... Certainement je serais parti... Mais ma pauvre mère, en m'attirant d'une main me repoussait de l'autre sans s'en douter... Elle désirait me marier près d'elle, à je ne sais quelle provinciale... Ses lettres étaient pleines de ce projet, qui me consternait profondément.

MADemoiselle DE KERDIC.—Cela se conçoit.

LE COMTE.—Ma mère me paraissait si follement éprise de son choix et de sa chimère, que je n'osais lui envoyer un refus positif... Le lui porter moi-même, ne la revoir que pour anéantir du premier mot ses plus chères espérances, je pouvais encore moins m'y décider... J'hésitai donc de jour en jour... (*Sa voix s'altère.*) J'hésitai trop longtemps... Je la perdîs.* (*Il se lève en se mordant les lèvres, et fait quelques pas dans la chambre. Après un silence.*) Excusez-moi. (*D'un ton indifférent.*) Vous comprenez bien, Mademoiselle, que de telles circonstances n'étaient point de nature à me réconcilier avec la vie...

MADemoiselle DE KERDIC, *se levant*.—Je vous demande pardon, je le comprends mal.....je ne sache pas que, pour avoir manqué à un devoir, on soit dispensé de tous les autres... (*Souriant.*) Mais.....enfin ?

LE COMTE.—Enfin..... mon découragement s'accrut. Je me trouvais comme scellé dans un ennuï de plomb, n'ayant plus un désir, une espérance, un sourire, et voyant passer les plus vives séductions de ma jeunesse avec une glaciale insouciance. Ma santé même s'altéra ; je ne connus plus ni l'appétit, ni le sommeil.... Je craignais que la folie ne fût au bout de cette mort éveillée... Bref, après quelques luttes intérieures, je pris le parti,—désormais immuable,—de briser ma coupe vide, et de mourir tout à fait. (*François rentre apportant le café.*)

MADemoiselle DE KERDIC.—Assurément, vous en êtes le maître.....Mais tout cela ne me dit pas en vertu de quelle fantaisie vous avez choisi la Bretagne pour théâtre de cet événement tragique ?

LE COMTE.—Permettez, j'y arrive.....La fantaisie n'y fut pour rien. (*François a posé sur la table un plateau et des tasses ; il sort ensuite.*)

MADemoiselle DE KERDIC.—Vous prenez du café, n'est-ce pas ?

LE COMTE.*—Volontiers, Mademoiselle..... Il y a aujourd'hui trois mois et un jour, mademoiselle, j'avais réuni quelques camarades dans un petit salon de restaurant. C'était un dîner d'adieu. Je ne le leur cachai pas. On essaya de combattre

*Mademoiselle de Kerdic, le comte, François.

mon dessein par divers arguments plus ou moins spécieux..... Mais je vais vous initier, mademoiselle, à des propos de jeunes gens.

MADemoiselle DE KERDIC.—Allez . . . allez.

LE COMTE. (*Ils se rassoyent*).—Quoi ! me dit-on, tu veux mourir ! Ta main, ta lèvre, ton cœur sont-ils donc flétris par la vieillesse ! N'y a-t-il plus de fleurs.....n'y a-t-il plus de femmes sur la terre ?—Non, il n'y en a plus pour moi, répondis-je..... Je ne vois plus, et ne conçois plus même, sous le soleil, une fleur qui puisse attirer ma main.....un amour qui puisse tenter mon cœur. Fleurs et femmes n'ont plus pour moi qu'un seul et même parfum devenu banal et fastidieux à force d'uniformité... Toutes me paraissent se ressembler entre elles, au point que je les confonds désormais dans une commune indifférence...Bref...il n'y a plus à mes yeux qu'une femme sur la terre et je ne l'aime pas !

MADemoiselle DE KERDIC.—Fort gracieux pour nous, tout cela.....

LE COMTE.—Je n'avais pas l'honneur de vous connaître, remarquez bien.....Enfin, ajoutai-je, j'en suis là, mes amis ; il est donc clair que je ne peux plus vivre.

MADemoiselle DE KERDIC, *versant le café*.—C'était clair, en effet, attendu que la vie n'a d'autre fin, évidemment, que de cueillir les fleurs et d'aimer les dames.... Un peu de sucre, Monsieur de Comminges ?.....et au bout de cela, vous ne vous tuâtes point, décidément. (*Elle boit*.)

LE COMTE, *se récriant vivement, avec beaucoup de sérieux*.—Pardon !... c'est-à-dire je demeurai inébranlable dans ma résolution, et je l'aurais exécutée dès le lendemain, si cette soirée n'eût eu des suites tout à fait imprévues... (*Il boit*.)

MADemoiselle DE KERDIC.—Ah !

LE COMTE.—Dans cette suprême expansion des adieux, j'avais osé confier à mes amis une bizarre pensée qui tourmentait parfois mon esprit, et qui touchait à la démence..... Je songeais souvent en effet que j'aurais voulu vivre au temps de ces heureuses superstitions qui permettaient aux hommes l'espoir d'un amour surnaturel... au temps des dieux et des nymphes des génies et des fées.....(*Il s'exalte*.) Je sentais qu'alors je me serais rattaché à l'existence par l'ardente ambition d'une de ces liaisons enchantées qui charmèrent tour à tour les jeunes bergers de la fable et les jeunes chasseurs des légendes. Oui... une fée seule eût été capable encore de me faire espérer, aimer et vivre ! (*Se levant comme inspiré*.) Je sentais que mon cœur, assouvi d'amours terrestres, pouvait se ranimer et palpiter encore sous un de ces regards étranges, et plus qu'humains, au froissement de ces robes de vapeur, au contact de ces mains immortelles !

MADemoiselle DE KERDIC.—Mais c'est de la folie !

LE COMTE, *froidement, se rasant*.—Je vous l'ai dit.—Le lendemain, dans la matinée, comme j'achevais d'écrire mes dernières dispositions, un inconnu remettait chez moi ce billet parfumé. (*Il tire de son sein un billet qu'il donne à Mademoiselle de Kerdic.—François est rentré en scène, et écoute*.)

MADemoiselle DE KERDIC.—Voyons donc. (*Elle lit*.) "Mortel, tu te crois un fou parmi les sages, et tu es un sage parmi les fous. Entre la terre et le ciel, il est une région intermédiaire peuplée d'êtres supérieurs à l'homme, inférieurs à la divinité. Je suis un de ces êtres. Je suis une fée. Tes secrets hommages m'ont touchée. Mon destin m'appelle loin d'ici. Mais de ce jour en trois mois, à la naissance du crépuscule, trouve-toi seul, si tu en as le courage, dans la vieille forêt armoricaine de Brocélyande, près de la fontaine de Merlin. J'y serai." (*En achevant cette lecture, Mademoiselle de Kerdic sourit. François fait entendre un ricanement singulier. Le comte les regarde. Mademoiselle de Kerdic reprend* :) Mais c'était une mystification manifeste ! (*François se retire. Ils se lèvent et viennent au milieu*.)

LE COMTE.—Je n'en doutai pas plus que vous, mademoiselle, et cependant... telle fut la curieuse faiblesse de mon esprit que j'attendis, et que me voici. (*Il reprend sa lettre*.)

MADemoiselle DE KERDIC.—Et êtes-vous venu seul à ce rendez-vous redoutable ?

LE COMTE.—C'était mon dessein. Mais un de mes amis, seul confident de ce mystère, le vicomte Hector de Mauléon, mauvaise tête et brave cœur, a voulu m'accompagner jusqu'à la lisière du bois. Il a d'ailleurs à son service un garçon né dans ce pays, qui devait nous tenir lieu de guide et d'interprète, et qui n'a fait que nous impatienter par sa poltronnerie superstitieuse. Je les ai laissés dans ma voiture. Mais déterminé comme je l'étais à ne sortir en aucun cas de cette forêt, j'ai fait promettre au vicomte de quitter la place après une heure d'attente. Je suppose donc qu'il est déjà loin..... et maintenant, mademoiselle, me pardonneriez-vous l'importance ridicule dont je vous ai rendue victime ?

MADemoiselle DE KERDIC.—Ainsi, j'avais deviné !..... vous m'avez prise pour une fée..... mais après tout, pourquoi pas ? L'histoire nous dit que les fées se plaisaient à revêtir, dans leurs rencontres amoureuses, un âge et un costume peu avantageux.....vous devez me remercier de vous avoir du moins épargné les haillons.....

LE COMTE.—Vous allez rire, mademoiselle..... mais en vérité, depuis que je suis chez vous, votre personne, votre langage, si parfaitement inattendu au fond des bois, certains détails singuliers de

votre intérieur, et enfin je ne sais quel prestige inexplicable dont je me sens comme enveloppé en votre présence, tout cela m'a fait me demander vingt fois si je n'étais pas dans le domaine de la légende, ou du moins de la vision.

MADemoiselle DE KERDIC, *avec un sourire équivoque.*—Vraiment! (*François entre.*)

SCENE V.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

(*On commence à entendre tomber la pluie.*)

FRANÇOIS*—On vient en toute hâte chercher Mademoiselle de la part du pauvre Kado, ce vieux bûcheron que Mademoiselle est allée visiter ce matin..... Il est bien mal, Mademoiselle.

MADemoiselle DE KERDIC.**—Comment, bien mal ?

FRANÇOIS.—Il est repris du tremblement, et la tête n'y est plus, à ce que dit sa petite Marie.

MADemoiselle DE KERDIC.—Oh! c'est un accès que j'attendais : je vais couper cela.

LE COMTE.—Comment! vous êtes donc médecin, mademoiselle ?

MADemoiselle DE KERDIC.—Est-ce que les fées n'ont pas été de tout temps versées dans la connaissance des simples?—Ecoute, François, je vais te donner une potion, avec des instructions par écrit.....tu vas y aller.

FRANÇOIS.—Eh! Seigneur, mademoiselle veut donc qu'on m'enterre demain? Je ne ferais pas quinze pas dehors sans être assommé par la grêle ou emporté par l'ouragan.....Ecoutez donc le vacarme.....de la neige, du vent et du tonnerre tout à la fois..... c'est comme qui dirait un bouleversement de la nature.

MADemoiselle DE KERDIC, *qui est allée à la fenêtre.*—Il est certain que le temps ne paraît pas beau.....Tu as raison, mon ami.....il ne faut pas que tu sortes.....A ton âge, ce ne serait pas prudent..... (*Elle réfléchit.*) J'y enverrais bien la vieille Marthe, mais elle est trop bête... Je vais y aller, moi, tout bonnement.....Vous voudrez bien m'excuser, Monsieur de Comminges, n'est-ce pas? (*Elle prend dans un tiroir de sa chiffonnière une fiole et un papier.*)

LE COMTE.—Mais, mademoiselle, ne puis-je vous rendre ce petit service?

MADemoiselle DE KERDIC.—Vous! oh! grand Dieu! (*François sort par la porte latérale de droite.*)

LE COMTE.—Je vous jure que vous m'en rendrez un véritable à moi-même, en me fournissant une occasion de vous être agréable.....car je succombe sous le poids de ma reconnaissance..... Voyons, est-il donc si difficile d'administrer cette potion ?

MADemoiselle DE KERDIC.—Vous y tenez, sérieusement ?

LE COMTE.—Je vous l'atteste.

MADemoiselle DE KERDIC, *après un peu d'hésitation.*—Eh bien! soit. Rien n'est plus facile. Voici la potion (*elle lui donne la fiole et le papier*), et voici la manière de s'en servir. Malheureusement, aucun de ces pauvres gens ne sait lire. Vous leur expliquerez ce qu'il y a à faire. François va vous conduire jusqu'à la petite porte de mon jardin; (*on entend le tonnerre.*) vous trouverez là un sentier qui vous mènera directement à la chaumière du malade : c'est un bûcheron nommé Kado; il n'y a pas de fée sans bûcheron, vous savez!.....François.....Eh bien! où est-il ?

FRANÇOIS, *rentrant avec une lanterne allumée et un grand manteau.*—Tenez, Monsieur.....prenez ça,—ou jamais vous ne vous en tirerez vivant...

LE COMTE*—Merci bien, mon bonhomme. (*Il prend la lanterne et se couvre du grand manteau.*—*A part, se voyant dans la glace.*) Me voilà bien équipé.....je ressemble à Diogène.....Allons, partons !

MADemoiselle DE KERDIC.—Vous reviendrez ?

FRANÇOIS**—Parbleu! ne faut-il pas qu'il rapporte notre manteau et notre lanterne ?

LE COMTE.—Oui, certainement.....je reviendrai vous faire mes adieux. (*Il sort avec François par la petite porte de droite.*)

SCENE VI

MADemoiselle DE KERDIC

seule un instant ;—puis

HECTOR DE MAULÉON, YVONNET,
FRANÇOIS.

MADemoiselle DE KERDIC, *pensive.*—Il faudrait être, je le crains, plus qu'une fée.. il faudrait être un ange même du Seigneur pour retirer un homme d'un si profond abîme... (*On entend des coups violents frappés du dehors contre la porte de la maison.*) Quel est ce bruit? (*Les coups se répètent.*) C'est à ma porte? Qui peut venir à cette heure? (*Elle court vers la grande porte du fond, qu'elle*

*Mademoiselle de Kerdic, le comte, François.
**Le comte, Mademoiselle de Kerdic, François.

*Le comte, François, Mademoiselle de Kerdic.
**Le comte, Mademoiselle de Kerdic, François.

entr'ouvre et prête l'oreille : on entend des bruits de voix.) Le vicomte de Mauléon !... Ah ! cet ami dont il me parlait... Faites monter, Marthe. (Elle prend vite un ouvrage de tapisserie, et s'assoit. Entre Hector, suivi d'Yvonne. Hector est en costume de chasse, et porte deux pistolets passés dans sa ceinture ; Yvonne se tient un peu en arrière et paraît intimidé ; tous deux promènent un regard curieux autour du salon ; Mademoiselle de Kerdic, qui s'est levée pour rendre à Hector son salut, se rassied et continue de travailler à sa tapisserie, tout en parlant.)

HECTOR*.—Madame, je suis un peu confus de forcer votre porte ; mais un devoir impérieux m'y a contraint.—Madame, je me nomme...

MADemoisELLE DE KERDIC.—Le vicomte Hector de Mauléon, je pense ?

YVONNET, qui se trouble de plus en plus, le tirant par la manche.—Elle sait votre nom, monsieur !

HECTOR.—Oui, madame, je me nomme Hector, et j'ai le malheur, je vous en demande pardon, de rappeler, par les côtés les plus fâcheux de son caractère, mon illustre et bouillant homonyme.

MADemoisELLE DE KERDIC, gravement.—Le fils de Priam ?—Jeune homme un peu emporté, mais au fond excellent.

HECTOR.—Vous l'avez peut-être connu, madame ?

MADemoisELLE DE KERDIC.—Peut-être.

HECTOR.—En ce cas, madame, il y a fort à parier que vous n'ignorez pas le genre d'intérêt qui m'amène ici ?

*Mademoiselle de Kerdic, Hector, Yvonne.

(A continuer.)

LE COQUET Le plus complet des Journaux de Modes.

Texte illustré, Gravure colorée et Patron coupé dans tous les numéros.

Tous les samedis sans annexes	- 18 fr. par an.
Tous les samedis avec annexes	- 30 fr. —
Tous les 15 jours " "	- 24 fr. —
Tous les 15 jours " "	- 13 fr. —

Paris-Figurine JOURNAL DE MODES.

Texte illustré, 2 Figurines et Patron coupé dans tous les numéros.

Paraît le 1er et 15. — 28 fr. par an.

Le Journal des Modistes Journal Professionnel

EXCLUSIVEMENT EDITE POUR LES MAISONS DE MODES.

Paraît le 1er de chaque mois.

Edition française18 fr. par an.
Edition étrangère en 6 langues18 fr. —

Le Journal des Lingeres LINGERIES, CHAPEAUX, LAYETTES

Paraît le 1er de chaque mois.—Un an..... 8 fr.
Avec une gravure colorée de 5 chapeaux.... 10 fr.

Demandez spécimens et conditions d'abonnements à

M. A. ALBERT, directeur, 6, rue Favart, Paris

Une promenade dans le WEST END n'est pas complète sans une visite à l'élégante

Pharmacie MacMillan, PHILLIPS SQUARE.

Son excellent assortiment de . . .

PARFUMS ET D'ARTICLES DE TOILETTE

offre un grand choix pour les cadeaux de

— NOEL ET DU JOUR DE L'AN.

JOSEPH CONTANT

PHARMACIEN

1475 Rue Notre Dame, - MONTREAL.

Parfumeries, articles de toilette, produits chimiques, Médecines Brevetées, etc.

Ordonnances de Médecins préparées avec soin et avec les drogues les plus pures.

Le département des ordonnances est sous le contrôle immédiat de licenciés en pharmacie.

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable ; il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicié.